



# **Phénomènes émergents liés aux drogues en 2003**

## **Tendances récentes sur le site de l'agglomération lyonnaise**

**Octobre 2004**

# Sommaire

---

<b>LES CONTRIBUTIONS.....</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>5</b>
<b>SYNTHESE 2003 DU SITE DE LYON.....</b>	<b>6</b>
<b>OBSERVATIONS ET RESULTATS DU SITE EN 2003.....</b>	<b>7</b>
CARACTERISTIQUES DES USAGERS.....	7
CONSOMMATIONS ET MODALITES D'USAGE.....	10
CONSEQUENCES SANITAIRES DES USAGES.....	13
CONSEQUENCES SOCIALES DES USAGES.....	16
ETAT DU TRAFFIC.....	17
LES PRODUITS.....	19

# Les contributions

---

Ce rapport de site 2003 a été rédigé par Catherine MIACHON, sociologue, responsable du programme TREND et coordinatrice du CIRDD Interdépartemental Ain, Loire, Rhône.

Olivier GUYE, médecin de santé publique et directeur de l'ORS a analysé les données quantitatives et contribué à une lecture critique du rapport.

Nous remercions toutes les personnes et structures ayant contribué au recueil de données :

Les structures bas seuil Pause Diabolo et RuptureS, particulièrement : Jean-Marc LECORDROC, Chantal QUET, Christine DERIS, Serge LUC et François BROSSARD.

Le Docteur Alain ODDOU et l'association A3 pour les données statistiques, recueillies de septembre 2002 à juin 2003, concernant les patients du CSST A3 et du Centre Thérapeutique Résidentiel pour Toxicomanes : La Fucharnière.

Les membres de l'associations Keep Smiling, particulièrement : Jean-Gabriel BIONNET, Florence FORGEOT, Mehdi KARA, Anthony BRAY, Sigrid SAURON, Françoise MONCHANIN.

Rabia VERRI, éducatrice spécialisée à l'ADSEA (Association Départementale de la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence) et Martine BURHIG, responsable du service d'accompagnement renforcé auprès des personnes sans abris du Foyer Notre Dame des Sans Abris, pour leur collaboration aux observations d'usages de produits en milieu urbain.

Les participants au groupe focal sanitaire :

- Pierre AVRIL, responsable pôle régional de DATIS
- Merkoura CAMARA, médecin stagiaire, CSST Hôpital Edouard Herriot
- Guillaume DUYCK, infirmier Centre Hospitalier Saint-Jean de Dieu
- Franck GIROD, intervenant prévention santé, RuptureS
- Serge LUC, infirmier, RuptureS
- Laure NACACHE, médecin, CSST Hôpital Edouard Herriot
- Yves NICOLAÏ, adjoint Service Départemental d'Incendie et de Secours
- Christian SOULET, direction de la Protection Judiciaire de la Jeunesse
- Christine VACQUIER, psychologue, Centre Hospitalier Lyon Sud

Les participants au groupe focal répressif :

- Patrick BRIANT, coordonateur, antenne médicale Hôtel de Police de Lyon
- Faroudja BOUTAHRA, éducatrice spécialisée, coordinatrice UPS, CSST Antenne Toxicomanie aux Prisons de Lyon
- Michel DECOVEMACKER, gendarme, Brigade de Cours la Ville
- Josiane GIRARD, responsable section des stupéfiants, Laboratoire de la Police scientifique de Lyon, Ecully
- Alain GRELLET, substitut du procureur aux ILS, TGI de Lyon
- Philippe MAZZOLINI, chef d'unité, Douane BI de Lyon
- Bernard MORTELETTE, chef d'unité, Douane, Lyon aéroport
- Philippe SOLLETET, Commissaire Principal, commissariat de Vaulx-en-Velin

- Angelo TAIR, stagiaire éducateur spécialisé, CSST Antenne Toxicomanie aux Prisons de Lyon
- Yves TUZZOLINO, gendarme, BPDJ Lyon

Nous remercions également le chef de projet « *drogues et dépendance* » du département du Rhône, Didier LESCHI et particulièrement Laurence BODIN, chargée de mission, pour sa participation aux groupes focaux et le suivi attentif du déroulement du programme TREND.

# Introduction

---

Le site lyonnais de TREND (tendances récentes et nouvelles drogues) a recueilli des données sur les usages de produits psychoactifs en milieu urbain et festif à partir du dispositif proposé par l'OFDT pour l'année 2003.

Les données quantitatives (enquête par questionnaires auprès des usagers) ont été limitées pour les boutiques et complétées par les données statistiques de l'association A3 (enquête auprès des patients du CSST A3 et du Centre Thérapeutique Résidentiel pour Toxicomanes).

Les boutiques lyonnaises ont connu des changements en 2003 qui ont freiné leur participation à la passation de l'enquête par questionnaires auprès des usagers : déménagement de Pause Diabolo avec changement d'équipe, changement de directeur à RuptureS. Par contre les équipes ont participé à la passation du questionnaire qualitatif qui fait le point sur les usages des consommateurs accueillis.

Deux entretiens avec des acteurs sociaux qui travaillent dans la rue (éducatrice de la prévention spécialisée et responsable du service d'accompagnement renforcé auprès des personnes sans abris) ont permis de compléter l'approche quantitative en soulignant les consommations plus visibles pour certains adolescents et les consommations des personnes sans domicile fixe. Cette première approche sera approfondie en 2004.

En milieu festif, l'association de réduction des risques Keep Smiling reste notre principal interlocuteur. Cette année les observations ont été organisées autour d'entretiens avec des consommateurs fréquentant régulièrement les soirées festives. L'équipe de collecteurs de produits de synthèse (programme SINTES) est en grande partie constituée par des membres de cette association.

Le corpus des données a été enrichi par les informations et observations recueillies dans les groupes focaux (sanitaire et répressif) sur les usages, les trafics et les problèmes de santé des usagers.

Le rapport de 2003 fait donc état d'observations plus qualitatives, qui nous conduiront à approfondir les thématiques suivantes en 2004 : les usages et usagers de cannabis ; les usages et usagers de substances naturelles ; les usagers nomades ou en errance urbaine.

# Synthèse 2003

---

Les observations d'usages de produits psychoactifs sur le site lyonnais pour cette année 2003 concernent particulièrement certains types de population : d'une part on note à la fois un rajeunissement et un vieillissement des consommateurs ; d'autre part de nouvelles catégories de population semblent être largement concernées par les usages de produits stupéfiants, tels que les immigrés clandestins des pays de l'Est et les personnes sans domicile fixe qui ne fréquentent pas les boutiques. La proportion homme/femme reste constante avec quatre hommes usagers pour une femme consommatrice de substances psychoactives.

La faiblesse de l'effectif pour l'enquête auprès des usagers des boutiques ne nous permet pas de confirmer l'augmentation de l'usage de cocaïne constatée en 2002. Les opiacés, Subutex et héroïne, restent les produits les plus fréquemment consommés après le cannabis. Les usages de produits stimulants et hallucinogènes (ecstasy, LSD, acides) semblent avoir diminué de 2001 à 2003.

Les produits de substitution, surtout le Subutex, semblent être de plus en plus disponibles au marché noir, dans la rue. Cette année, quelques cas ont été mentionnés d'usagers qui se seraient injectés de la Méthadone parmi les consommateurs immigrés clandestins des pays de l'Est. Le phénomène semble être circonscrit à cette population.

Il semblerait que l'état de santé physique des usagers ne se détériore pas. Un plus grand nombre connaît son statut sérologique au VIH. La prévalence du VHC est plus importante mais les patients sont assez bien pris en charge. Par contre l'état de santé mentale et les problèmes psychiatriques des usagers réguliers et dépendants aux substances psychoactives sont toujours inquiétants.

Les observations des usages de substances psychoactives en milieu festif et urbain confirment un rapprochement des pratiques dans les deux milieux : l'ensemble des produits circulent même s'il reste des spécificités telle que la plus grande facilité à trouver de l'ecstasy ou des psychostimulants en soirées festives et des opiacés en milieu urbain par exemple. Les free party et les teknivals sont plus couramment qualifiés de « *marchés de la drogue* ». Mais les produits semblent être aussi présents en boîtes de nuit et soirées privées. Les pratiques de polyconsommation sont de plus en plus fréquentes.

Les professionnels sanitaires et sociaux s'interrogent sur les pratiques des jeunes (parfois des adolescents) qui consistent à rechercher systématiquement l'ivresse, vécue comme une expérience de perte de contrôle de soi. A ce sujet, les produits naturels tels que la Datura semblent toujours attirés les jeunes, plusieurs cas ont été répertoriés sur Lyon en 2003.

Enfin, l'agglomération lyonnaise semble constituer une plaque tournante des trafics de stupéfiants, par l'intermédiaire, entre autres, d'anciens truands lyonnais installés en Espagne. L'arrivée de résine cannabis sur l'agglomération (et plus largement sur la région) est massive. Un phénomène nouveau est constaté avec le trafic de cannabis en provenance de la Suisse où la culture du chanvre est réglementée.

# Observations et résultats du site en 2003

---

## CARACTERISTIQUES DES USAGERS

### *Description des consommateurs*

Une évolution constatée par l'ensemble des partenaires sur le site de Lyon concerne l'âge des consommateurs qui s'étale avec une proportion importante aux deux extrêmes : les plus jeunes et les plus âgés (40/50 ans). La première consommation des usagers (reçus en centre de soins et à l'hôtel de police) a souvent débuté très jeune. A l'hôpital, le recrutement évolue sur l'élargissement des âges, avec des personnes très désinsérées et d'autres uniquement en échec scolaire ou en rupture familiale pour les plus jeunes. Certains profils d'usagers concernent de jeunes adultes de 22 et 24 ans qui ont neuf mois d'ancienneté de toxicomanie. Sur le plan socio-économique, lorsque les usagers n'ont pas de revenus liés au travail salarié, ils bénéficient du RMI, parfois de la Cotorep et très fréquemment de l'aide familiale. Les usagers sans aucune ressource fréquentent plutôt les boutiques mais se retrouvent peu à l'hôpital.

Pour les populations les plus jeunes, il est constaté (sur le 1<sup>er</sup> arrondissement de Lyon qui a fait l'objet d'une observation spécifique) que de jeunes garçons mineurs issus de l'immigration des pays du Maghreb consomment de l'alcool dans la rue ou les parcs publics de façon visible. Ils ne se cachent pas (plus ?) pour fumer un joint de cannabis : ils roulent et fument au vu et au su de tout le monde. La consommation est abusive pour des adolescents de plus en plus jeunes. Depuis un an, ce phénomène est de plus en plus courant. Il concerne des adolescents scolarisés ou « décrocheurs » qui ont entre 15 et 17 ans.

### *Enquêtes Bas Seuil*

Les données de l'enquête bas seuil concernent cette année uniquement 26 personnes usagers des deux boutiques lyonnaises : Pause Diabolo et RuptureS (contre 97 en 2002). Deux tiers de cet échantillon (65,4 %) soit 17 personnes sont usagers de Pause diabolo et un tiers soit 9 personnes de RuptureS. La faiblesse de cet effectif oblige à considérer les résultats suivants avec beaucoup de précaution, a fortiori lorsqu'ils concernent des sous-populations de cet effectif. Pour cette raison les exploitations croisées sont très réduites.

La répartition selon le sexe est toujours déséquilibrée avec 1 femme pour 4 hommes (19 hommes soit 79 % et 7 femmes soit 21% - 2 *non renseignés*). 85 % soit 22 d'entre eux sont âgés de 20 à 35 ans et 61,5 % ont moins de 30 ans, le plus jeune a 19 ans, le plus vieux 39.

#### *Répartition selon l'âge et le sexe*

âge	N	%	hommes	femmes
<= 20	2	7,70 %	2	0
>20 - 25	7	26,90 %	4	3
>25 - 30	9	34,60 %	6	1
>30 - 35	6	23,10 %	5	1
>35 - 40	2	7,70 %	2	0
Total	26	100,00 %	19	5

Source : TREND Lyon

21 personnes n'ont pas d'enfants (87,5%) et 3 en ont un.

69 % (18) vivent seuls, 15 % (4) avec un conjoint, 11,5 % (3) avec un ou des amis, 4 % (1) avec ses parents.

Pour le niveau d'études : les deux tiers (17) ont un niveau secondaire (BEPC, BEP, CAP), 11 % (3) ont un niveau inférieur et près d'un quart (9) le niveau bac ou au-delà.

55% (14) des répondants ont un logement stable (personnel, parents ou institution), dont 38,5 % (10) un logement personnel et 45 % un logement précaire (23 % SDF, 15 % hébergés de manière précaire chez des parents).

#### *Répartition par types de logements*

	N	%
Indépendant stable	10	38,50 %
Famille/parents/proche stable	2	7,70 %
Institution stable	2	7,70 %
Famille/parents/proche précaire	4	15,40 %
Institution précaire	1	3,80 %
SDF	6	23,10 %
Camion	1	3,80 %
Total	26	100,00 %

Source : TREND Lyon

La quasi totalité des répondants a une couverture sociale (25/26) et près des deux tiers (64 %) de ceux-ci bénéficient de la CMU (16/25). 42,3 % perçoivent le RMI ou l'AAH.

La boutique Pause Diabolo a reçu cette année moins de jeunes mineurs que l'an passé. Les femmes représentent 15 % du public accueilli à Pause Diabolo, un accueil spécifique devrait leur être réservé. Les nouveaux locaux sont aménagés dans ce but.

L'association RuptureS, tournée vers la précarité, reçoit des personnes toxicomanes dans le cadre de la réduction des risques. Les professionnels de l'association estiment que plus de la moitié des personnes reçues vivent en squats, sans revenus, alors qu'un peu plus d'un tiers ont peu ou prou des revenus (RMI, COTOREP) ou un emploi. Une partie des usagers utilisent les services pour obtenir du matériel stérile à usage unique (prévention du VIH et VHC). Certains résident dans la périphérie lyonnaise, jusqu'à plus de 50 kilomètres de Lyon. En général ce sont des personnes insérées professionnellement dans les métiers de la route, du bâtiment (plâtrier/peintre) ou de l'hôtellerie. Par contre, les usagers qui fréquentent la boutique en matinée sont plutôt des personnes en errance, vivant en squat. Ces personnes sont âgées de 18 à 28 ans, quelques unes ont 40 ans ou plus. Depuis le mois de septembre 2003, il y a essentiellement des hommes et quelques femmes qui viennent d'Italie, de Grande-Bretagne, d'Irlande et de Géorgie (voir le paragraphe sur : Les immigrés clandestins des pays de l'Est : un phénomène émergent). Parfois, ils recherchent du travail et viennent faire les vendanges dans le Beaujolais, ils se déplacent fréquemment en groupe et consomment de l'alcool, du cannabis puis d'autres produits selon leurs disponibilités sur le marché noir et les rencontres avec des revendeurs.

## **Données recueillies par l'association A3**

Nous complétons ces données avec celles recueillies, de septembre 2002 à juin 2003, par un médecin psychiatre des structures gérées par l'association A3 (Lyon). Ces données sont issues d'un questionnaire passé auprès des patients volontaires entrant au CSST et au Centre Thérapeutique Résidentiel pour Toxicomanes : La Fucharnière.

La population représente 245 patients, dont 50 femmes et 195 hommes, répartis de la façon suivante :

### *Répartition selon l'âge et le sexe*

âge	N	%	hommes	femmes
<= 25	33	13,46 %	27	6
>25 - 29	68	27,75 %	53	15
>30 - 34	69	28,16 %	57	12
>34	75	30,61 %	58	17
Total	245	100,00 %	195	50

Ici, 58,8% de la population a plus de 30 ans. Les femmes sont toujours moins nombreuses que les hommes dans des parcours de dépendances aux produits psychoactifs, elles représentent 20,4 % de l'ensemble de cette population.

Parmi ces usagers, un tiers (33 %) a un ou plusieurs enfants, dont plus de la moitié (54,3 %) a un seul enfant. Ils sont uniquement 18 à avoir leur(s) enfant(s) à charge (soit 22,2 %). Les autres (77,7 %) n'assument pas l'enfant au quotidien ; ce rôle est assuré soit par l'autre parent, soit par les grands-parents.

## **Données d'un CSST hospitalier<sup>1</sup>**

L'accueil des hommes reste toujours supérieur à celui des femmes dans une proportion de quatre pour un. Les tranches d'âge les plus représentées sont de façon quasi équivalente les 18/30 ans avec 40% d'usagers accueillis et les 30/39 ans avec 41%. 50,5 % des usagers résident dans un logement stable et indépendant contre 11,4 % dont la situation résidentielle est précaire (foyer, hôtel, CHRS, appartement thérapeutique, amis). Les ressources issues du travail salarié concerne 45,4 % des usagers ; 28 % bénéficient d'une Allocation pour Adulte Handicapé ; 80% ont une couverture sociale. Une partie de la population de patients en soin à la Méthadone depuis longtemps sont devenus parents, ils ont parfois plusieurs enfants.

En conclusion, nous constatons que les consommateurs sont toujours principalement des hommes ; que la moitié des usagers accueillis en centre de soins ont des revenus issus du travail salarié -ils sont moins nombreux en boutique. Les autres sources de revenus sont principalement les aides (AAH, RMI, Cotorep). Selon les revenus, les lieux d'habitation sont plus ou moins stables (parents, logement indépendant, foyer, squat...). Une grande proportion d'usagers bénéficie d'une couverture sociale. Les usagers, soignés dans le cadre de la substitution et/ou fréquentant les boutiques sont devenus des usagers parents pour certains d'entre eux.

---

<sup>1</sup> Les sources disponibles au moment de l'enquête sont issues du CSST de l'Hôpital Edouard Herriot pour l'année 2002.

# CONSOUMATIONS ET MODALITES D'USAGES

## Enquête Bas Seuil

Cette année l'enquête auprès des usagers des boutiques RuptureS et Pause Diabolo sur les produits consommés au cours du dernier mois fait apparaître le cannabis comme étant toujours le premier produit consommé, mais l'usage d'opiacés arrive en seconde position contrairement à l'année dernière où la cocaïne était plus présente. Le Subutex est consommé par la moitié des personnes enquêtées, ce produit semble avoir pris la place de l'héroïne dans l'usage d'opiacés. Néanmoins celle-ci reste le second produit consommé au cours de la vie dans une position d'égalité avec l'ecstasy en ce qui concerne l'échantillon. Ceci peut paraître étonnant pour une population fréquentant les boutiques. Toutefois on peut faire l'hypothèse que ce produit a pénétré le milieu urbain autant que le milieu festif ou que les usagers des soirées festives, très désinsérés socialement, se mettent plus fréquemment à fréquenter les boutiques.

Dans l'enquête passée auprès des usagers des boutiques de Lyon, la moitié de l'échantillon (13/26) déclare avoir consommé un produit avec une personne proche et 46% aurait consommé seul. Les lieux de consommation sont principalement : « *chez soi* » pour 53,8% des enquêtés, « *dans la rue* » et « *en squat* » pour également plus de la moitié de l'échantillon et en soirées festives pour un tiers de ces usagers.

Il est intéressant de noter l'évolution des consommations sur les trois dernières années, tout en restant vigilant sur le fait que l'échantillon n'a jamais été équivalent d'une année sur l'autre. Il faut donc rester prudent sur les interprétations. L'évolution de la consommation des produits montre que l'usage de cannabis est toujours très présent, l'usage de cocaïne a surtout été important en 2002 mais peu les autres années : est-ce un effet lié à la disponibilité du produit cette année-là ? L'échantillon très faible d'usagers enquêtés dans les deux boutiques lyonnaises en 2003 ne nous permet pas d'émettre une hypothèse fiable à ce sujet. Les opiacés, Subutex et héroïne sont les produits qui restent le plus consommés après le cannabis pour les années 2001 et 2003 même si cette année là la consommation est en diminution (56,7% versus 50% pour le Subutex ; 40,3% versus 34,6% pour l'héroïne). Les usages d'ecstasy, le LSD et les acides semblent diminuer régulièrement sur les trois années.

## Données recueillies par l'association A3

Données sur les consommations de produits psychoactifs chez les usagers de l'association A3 enquêtés par un médecin psychiatre (produits consommés dans la vie de l'utilisateur par ordre d'importance pour l'ensemble de l'échantillon) :

### Produits consommés selon le sexe

Sexe/produits	Tabac	Alcool (1)	Cannabis	Héroïne	Cocaïne	Amphèt. (2)	Subutex (hors cadre) (3)	Ecstasy	Méthadone (hors cadre) (3)
Femme n = 50	98% n = 49	64% n = 32	94% n = 47	70% n = 35	70% n = 35	62% n = 31	42% n = 21	58% n = 29	18% n = 9
Homme n = 195	98,9% n = 193	53,8% n = 105	96,4% n = 188	90,2% n = 176	86,1% n = 168	56,4% n = 110	55,3% n = 108	50,7% n = 99	16,4% n = 32
Total n = 245	98,7% n = 242	55,9% n = 137	95,9% n = 235	86,1% n = 211	82,8% n = 203	57,5% n = 141	52,6% n = 129	52,2% n = 128	16,7% n = 41

(1) : Les chiffres pour l'alcool correspondent à l'abus d'alcool validé par la personne au moment de l'entretien avec le médecin psychiatre. Ils sont sous estimés par rapport à l'usage d'alcool au quotidien.

(2) : Sont considérés comme amphétamines les produits coupe-faim, psychodynamisants, anti-asthéniques, tels que : les speed, le Turuat Dospan, le Ferproporex. Les speeds sont principalement des produits clandestins qui seraient fabriqués dans des laboratoires des pays de l'Est sous formes de poudres ou comprimés.

(3) : 'hors cadre' signifie que le Subutex ou la Méthadone est consommé en dehors de la posologie prescrite par le médecin

Quasiment tous les usagers sont consommateurs de tabac. Une grande majorité (plus de 90%) fume plus de dix cigarettes par jour. Ces données ne nous permettent pas de classer correctement l'usage d'alcool bien que celui-ci semble être également très important. Le médecin psychiatre chargé de l'enquête s'est intéressé uniquement à l'usage abusif d'alcool tellement ce produit fait partie de la vie quotidienne de l'usager. Pour plus de la moitié de l'échantillon (55,9 %) l'usage d'alcool est considéré comme abusif par l'usager lui-même.

Le cannabis est également un produit courant : plus de 95% des enquêtés en ont consommé au moins une fois dans la vie. Cependant dans le mois précédent l'entretien, le produit n'était consommé que par 56 % des femmes et 70,7 % des hommes. L'usage depuis dix ans et plus concerne 62,5 % des usagers de cannabis. On peut donc dire que le cannabis est un produit qui accompagne les usages pour un grand nombre de patients dépendants. Les femmes sont aussi nombreuses à consommer de la cocaïne que de l'héroïne. Chez les hommes l'héroïne est un peu plus consommée que la cocaïne. Il semblerait que l'usage de cocaïne soit plus important à cause des produits de substitution qui auraient « cassé » le marché de l'héroïne, les dealers se rattraperaient donc avec la vente de cocaïne de plus en plus présente sur le marché de la drogue. Pour cet échantillon, l'héroïne consommée au cours de la vie représente un usage plus important que le Subutex et la Méthadone hors cadre (achetés au marché noir). Notons que parmi les 129 usagers de Subutex hors cadre, 8 seulement en consommaient dans le mois précédent l'entretien : 2 femmes et 6 hommes. Parmi l'échantillon, il faut également signaler l'usage de LSD pour presque un tiers de la population dont 38 % des femmes et 27,6 % des hommes. Les autres psychodysléptiques consommés sont : la datura, la kétamine, la mescaline et les champignons hallucinogènes très fréquemment en association avec le LSD, plutôt chez les hommes : 42 sur 195, soit 21,5 % d'entre eux. Enfin, les produits consommés au moment de l'entretien et qui ont motivé la démarche de soin sont principalement l'héroïne seule (19 % des usagers), l'héroïne associée à un ou plusieurs autres produits en priorité la cocaïne, l'alcool, le cannabis, les benzodiazépines, l'ecstasy... L'alcool seul ou associé a concerné 15% des démarches de soin.

Les consommations sont très liées aux modes de vie des usagers. Nous avons vu les années précédentes que les milieux urbains et festifs étaient « poreux », c'est à dire que les usagers circulaient dans ces deux milieux, rapprochant pour une part les modalités d'usages. Pour décrire ces consommations, nous avons essayé de distinguer trois catégories d'usagers qui semblent caractériser le site lyonnais :

### ***Les immigrés clandestins des pays de l'Est : un phénomène émergent***

Les boutiques de Pause Diabolo et RuptureS constatent l'arrivée d'une population d'hommes âgés de 18 à 40 ans, immigrés des pays de l'Est, avec une arrivée massive en septembre 2003 à l'association RuptureS. Ce sont des géorgiens, quelques russes et quelques tchéchènes qui représentent environ 70 personnes (avec l'accueil de dix personnes nouvelles par semaine). L'association a une traductrice pour aider à l'accueil de ce public. En septembre, 59 étaient usagers de Subutex par voie intraveineuse. Tous veulent obtenir un statut de réfugiés politiques. Ils ont fait les démarches pour cela (dépôt de dossier à la préfecture). Les réseaux d'immigration clandestine leur demandent environ 3000 dollars le passage. Il est possible que l'adresse de RuptureS soit donnée par les passeurs. Parmi ces hommes, l'équipe de RuptureS a repéré deux types d'usagers : ceux qui consommaient avant d'arriver en France, plutôt de l'opium, de l'héroïne et de la cocaïne ; et ceux qui n'étaient pas consommateurs mais qui, peu de temps après leur arrivée, commencent à prendre du Subutex ou de la Méthadone achetés au marché noir dans la rue. Ils s'injectent le produit. La quasi totalité de ces hommes est également dépistée positive au VHC. Lors des entretiens, les professionnels de la boutique se rendent compte que ces hommes espèrent rester en France grâce à cette séropositivité. Ils viennent avec un certificat médical pour une demande de logement. Les professionnels de RuptureS émettent alors l'hypothèse que pour ces immigrés clandestins, le fait d'être porteurs d'une hépatite C (probablement contractée avec le partage des seringues pour l'injection de Subutex) donnerait le droit à un logement et des soins en France, le droit à une autorisation provisoire de séjour pour raison de santé.

## **Vivre dans la rue : un parcours de plus en plus accompagné par des usages de produits psychoactifs**

Les grandes tendances observées à partir des publics de la rue accueillis dans les centres d'hébergement d'urgence<sup>2</sup> sont le rajeunissement de la population en errance qui s'accompagne de prises de produits licites et illicites pour les plus jeunes, puis surtout d'usages d'alcool pour les plus âgés, avec des pathologies psychiatriques sous-jacentes. Un tiers des personnes accueillies dans les centres d'hébergement d'urgence a moins de 30 ans, hommes et femmes. Depuis quatre à cinq ans ce constat va en s'accroissant. Dans la rue, les femmes représentent entre 10 et 30 % des personnes sans abris. Les usages de produits accompagnent la vie dans la rue : l'alcool, les médicaments, le cannabis permettent de supporter l'errance, les violences, le froid, la solitude, la dépression, la misère. Les années passant, la personne sans abri privilégie l'usage d'alcool (produit moins cher, plus facile à trouver et à partager) qui signe « *une identité de personne sans domicile fixe* ». Deux types de population arrivent en foyer d'hébergement d'urgence : de jeunes adultes consommateurs de cannabis et de Subutex ; des adultes de 30 ans et plus, principalement consommateurs d'alcool. Il semblerait que certains sortent de séjours en Hôpital Psychiatrique avec des consommations importantes de neuroleptiques (associés à l'alcool).

Les 1<sup>er</sup> et 7<sup>ème</sup> arrondissements de Lyon semblent plus concernés par ces publics en errance usagers de substances psychoactives. La pauvreté et l'arrivée de demandeurs d'asile sont deux éléments qui favoriseraient les pratiques délinquantes pour obtenir de l'argent de façon illicite.

Les « *habitués* » des pentes de la Croix-Rousse (qui circulent entre la place des Terreaux et le plateau de la Croix-Rousse) squattent des appartements d'immeubles à rénover et organisent leur mode de vie dans la rue. Ce sont souvent des petits groupes (entre deux et cinq personnes) qui se constituent au fil des rencontres et des prétextes à être ensemble : squat, recherche et consommation de produits, déplacement en soirées festives. Parfois, le groupe se connaît depuis plusieurs années, il organise ses modes de vie en répartissant des fonctions à chacun des membres : faire la manche, organiser le prêt d'argent, dealer, etc.

### **Les teuffeurs/les travellers : de qui parle-t-on ?**

Il semblerait que l'on puisse distinguer deux populations différentes : ceux qui vont faire la fête, « *s'éclater* », en consommant des ecstasys, du cannabis et parfois d'autres produits psychostimulants (cocaïne) et hallucinogènes (LSD, champignons). En général, leur vie est assez stable, ils sont insérés socialement. L'autre population serait constituée de jeunes en rupture familiale, « *très pauvres sur le plan affectif* »<sup>3</sup>, organisant leur vie de « *teuf en teuf* » en se construisant une identité à laquelle participent les usages de substances psychoactives (héroïne, kétamine...) : « *ce sont des SDF new-age (...) des gamins paumés qui ont quitté le milieu familial très tôt et qui se trouvent une identité à travers leurs consommations et leur style de vie (...) tous les produits sont rebaptisés (...) ils ont un langage spécifique* ». Les jeunes se déplacent de façon plus ou moins organisées, en groupe, certains vont faire les vendanges dans le Beaujolais avant d'arriver sur l'agglomération lyonnaise, d'autres dealent et commettent des petits délits, au coup par coup, qui les amènent parfois en prison. Lorsqu'ils arrivent à Lyon, ils sont en contact avec des personnes en errance qui consomment des neuroleptiques, ce qui entraîne « *un mélange de personnes en errance et en désaffiliation qui ont des consommations communes* ». Mais parfois, ces jeunes sont aussi identifiés comme malades psychotiques. En dehors des périodes d'hospitalisation en psychiatrique, ils adoptent une identité de teuffeur/traveller : « *un jeune était psychotique, il était malade, il avait tous les signes extérieurs du teuffeur, il cultivait le style vestimentaire, la façon d'entrer dans des délires, mais du coup il avait une identité, enfin ces*

---

<sup>2</sup> En lien avec le Foyer Notre Dame des Sans Abris.

<sup>3</sup> Les citations concernant ce paragraphe sont issues de la participation d'une éducatrice en milieu carcéral au groupe focal répressif.

*délires étaient recevables* ». Ces constats sur « l'identité » et la différenciation des teuffeurs et des travailleurs sont partagés par des usagers qui fréquentent les espaces festifs et confirmés par d'autres acteurs professionnels.

## CONSEQUENCES SANITAIRES DES USAGES

### Enquêtes Bas Seuil

Dans l'enquête passée auprès des usagers des boutiques de Lyon, Pause Diabolo et RuptureS, 57 % des personnes interrogées se jugent en bonne (excellente ou bonne) santé physique et 53,8 % en bonne santé psychique.

*Santé physique et psychique des usagers*

SANTE PHYSIQUE			SANTE PSYCHIQUE	
N	%		N	%
2	7,7	Excellente santé	2	7,7
13	50,0	Bonne santé	12	46,2
10	38,5	Mauvaise santé	10	38,5
1	3,8	Très mauvaise santé	2	7,7
26	100,0%		26	100,0%

Source : TREND Lyon

Les souffrances ressenties au court du dernier mois sont essentiellement la fatigue et les problèmes de dents (25/26 usagers). 40 % sont concernés par des troubles de l'appareil respiratoire et cardio-vasculaire (essoufflement, douleur dans la poitrine). Les problèmes liés à la parasitologie sont toujours présents : plusieurs cas de gale et des dermatoses ont été mentionnés.

En ce qui concerne les troubles psychiatriques, l'anxiété et les maux de tête sont le plus fréquents. Viennent en second point avec une fréquence quasiment identique : les tremblements, oublis inhabituels, vertiges et dépression.

Pour l'enquête passée auprès des usagers des boutiques : 84,6 % des personnes interrogées (22/26) disent avoir réalisé un test de dépistage VIH.

#### *Répartition des résultats parmi les personnes ayant réalisé le test VIH*

	Effectifs	%
Négatif	19	86,4
Positif	1	4,5
Ne sais pas	2	9,1
TOTAL	22	100,0

Source : TREND Lyon

Pour les 10 personnes qui ont pu préciser la date du dernier test, 6 se situaient en 2003 et 4 en 2002.

76% des personnes interrogées (19/25) disent avoir réalisé un test de dépistage hépatite C.

*Répartition des résultats parmi les personnes ayant réalisé le test hépatite C*

	Effectifs	%
Négatif	12	63,2
Positif	5	26,3
Ne sais pas	2	10,5
TOTAL	19	100,0

Source : TREND Lyon

Pour les 12 personnes qui ont pu préciser la date du dernier test, 3 se situaient en 2003 et 7 en 2002 et 2 en 2000 et avant.

70,8% des personnes interrogées (17/24) disent avoir réalisé un test de dépistage hépatite B.

*Répartition des résultats parmi les personnes ayant réalisé le test hépatite B*

	Effectifs	%
Négatif	15	88,2
Positif	0	0,0
Ne sais pas	2	11,8
TOTAL	17	100,0

Source : TREND Lyon

Pour les 8 personnes qui ont pu préciser la date du dernier test, 4 se situaient en 2003 et 4 en 2002.

Les professionnels de la boutique RuptureS, n'ont pas eu connaissance cette année de nouveau cas de VIH. Pour le VHC, il est plus difficile de dire si ce sont de nouveaux cas ou de nouvelles détections étant donnée l'évolution asymptomatique de la pathologie. En principe, les anciens usagers sont tous au courant de leur statut sérologique au VHC. Les professionnels de la boutique pensent que 80 % des usagers injecteurs qu'ils reçoivent sont positifs au VHC. Certains ont commencé un soin puis ils se sont arrêtés durant deux, trois ou quatre ans, après une nouvelle ponction hépatique ils ré-amorcent un traitement.

## **Pour les usagers du CSST et du Centre Thérapeutique Résidentiel A3**

*Statut sérologique de l'infection à VIH*

Sexe	inconnu	négatif	positif
Femme (n = 50)	1	46	3
Homme (n = 195)	9	180	6
TOTAL	10	226	9

Source : A3

Parmi la population, 10 usagers ne connaissent pas leur statut sérologique et 9 usagers sont positifs au VIH. Pour ces derniers : 8 utilisent l'injection par voie intraveineuse comme mode d'usage de produits psychoactifs. On peut donc faire directement le lien entre cette pratique et leur séropositivité. Il est intéressant de remarquer que plus de 95,9 % des usagers connaissent leur statut sérologique et que parmi eux 226 sont séronégatifs malgré que plus de la moitié (120) utilisent l'injection par voie intraveineuse.

### Statut sérologique de l'infection à VHC

Sexe	inconnu	négatif	positif
Femme (n = 50)	3	28	19
Homme (n = 195)	11	119	65
TOTAL	14	147	84

Source : A3

94 % des usagers connaissent leur statut sérologique et plus d'un tiers (36,3 %) est positif au VHC. Ceci confirme la prévalence du VHC. Parmi ces usagers positifs, 79 sur 84 (94 %) pratiquent l'injection par voie intraveineuse. Rapporté à l'échantillon des usagers injecteurs (n=131) 60,3 % sont positifs au VHC.

Plusieurs interlocuteurs du site lyonnais font l'hypothèse que la prévalence du VHC serait due à une pratique de sniff de l'héroïne et/ou de la cocaïne plus courante chez les usagers qui pensent prendre moins de risque qu'avec l'injection par voie intraveineuse.

Quoiqu'il en soit, les injections entraînent des problèmes sceptiques plus courants cette année qui se concrétisent par des abcès mais aussi un cas de septicémie. Pour les usagers injecteurs les problèmes de santé sont assez connus et repérés par le personnel soignant des CSST. Mais les conséquences des modes de consommation par sniff sont mal connues et peu recherchées.

En ce qui concerne la population des usagers incarcérés et hospitalisés, il est constaté une recrudescence de VIH (sept cas en 2003) et une recrudescence de cas de tuberculose<sup>4</sup>. A la boutique RuptureS, il y a eu également deux cas de tuberculose cette année.

Les troubles psychiatriques pour la population enquêtées par A3 :

### Troubles psychiatriques et hospitalisation

Sexe	Troubles psychiatriques	Hospitalisation HP 1fois	Hospitalisation HP >1 fois
Femmes (n = 50)	37	7	27
Hommes (n = 195)	111	47	68
Total (n = 245)	148	54	95

Source : A3

Au moment de la rencontre avec le psychiatre, les troubles psychiatriques concernaient 60,4 % des usagers, dont 74 % de l'échantillon féminin et 56,9 % de l'échantillon masculin. Sur l'échantillon 149 usagers ont été hospitalisés en psychiatrie, soit 60,8 % dont plus d'un tiers à plusieurs reprises.

### Troubles de l'humeur

Sexe	hallucination	dépression	anxiété	idées suicidaires	tentatives de suicides
Femmes (n = 50)	15	41	47	36	29
Hommes (n = 195)	40	163	181	120	74
Total (n = 245)	55	204	228	156	103

Source : A3

Ici, la dépression est caractérisée par un sentiment de tristesse qui qualifie un versant dépressif chez la personne, cela concerne 83 % des usagers. L'anxiété est encore plus courante puisqu'elle est présente chez 93 % des personnes. Ces deux troubles de l'humeur expliquent pour partie les idées suicidaires chez 63,6 % de cette population avec tout de même 42 % qui sont passés à l'acte lors de

<sup>4</sup> Les personnes sont hospitalisées dans un premier temps puis suivies par le médecin en prison.

Tentative de Suicide. Les idées suicidaires font suite à un arrêt difficile des usages de produits psychoactifs ou à une rechute. Pour les hallucinations il s'agit de celles ressenties en dehors d'une prise de produits, ce sont des symptômes psychotiques ou des bouffées délirantes aiguës. Par ailleurs, cette population enquêtée témoigne de troubles de la concentration pour plus de la moitié des usagers, des troubles de la mémoire pour plus de 67 % d'entre eux et des passages à l'acte violent (comportements anti-social, irritabilité, violence envers autrui) pour plus d'un tiers de cette population (39 %).

## CONSEQUENCES SOCIALES DES USAGES

Les conséquences sociales des usages doivent être analysées dans le contexte politique actuel. Par exemple, les membres de l'association Keep Smiling, qui participent sur la région Rhône-Alpes aux soirées festives, constatent une multiplication de la clandestinité des soirées techno et le développement de soirées privées peu ou pas visibles, ce qui rend difficile la réduction des risques.

Par ailleurs, l'ensemble des partenaires sanitaires et sociaux qui ont participé au recueil de données sur le site lyonnais s'accorde sur le fait que la répression des usages de stupéfiants s'est renforcée durant l'année 2003. Par exemple, sur les pentes de la Croix-Rousse où est installée l'association RuptureS, la BAC (brigade anti criminalité) passe quotidiennement, deux à trois fois par jour devant la boutique, ce qui n'arrivait pas auparavant. Des cas ont été rapportés de personnes (immigrées des pays de l'Est ?) qui trafiqueraient ou « *se shooteraient* » dans leur voiture garée devant la boutique. De fait, Les contrôles d'identité et les interpellations sont plus fréquents. Plusieurs consommateurs ont été incarcérés. Ceci a des répercussions en boutique où les usagers sont plus nerveux et plus réactifs car ils se sentent menacés. Enfin, les professionnels se plaignent de l'absence d'intervention de la police ou des services d'urgence lorsqu'ils sont appelés à la suite de bagarres, ou de menaces.

Les données de A3 concernant les usagers en démarche de soin (CSST ou Centre Thérapeutique Résidentiel) montrent assez bien comment ils ont eu affaire avec la justice et parfois de façon répétée tout au long de leur parcours de dépendance.

*Nombre d'usagers qui ont eu affaire avec la justice*

Sexe	Justice	1 condamnation	2 à 3 condamnations	+de3 condamnations
Femmes (n = 50)	26 (52%)	13 (26%)	10 (20%)	2 (4%)
Hommes (n = 195)	141 (72%)	51 (36%)	49 (25%)	30 (15%)
Total (n = 245)	167 (68%)	64 (26%)	59 (24%)	32 (13%)

Source : A3

Sur 245 usagers, 167 ont eu une affaire avec la justice (soit 68 %) dont 151 ont eu une affaire classée et 46 ont une affaire en cours au moment de l'entretien avec le médecin psychiatre. Le plus couramment les usagers ont eu une condamnation (pour 26 %) ou deux à trois condamnations (pour 24%). Au-delà de trois condamnations cela concerne plus particulièrement les hommes. Un usager a eu jusqu'à 22 condamnations !

Les intervenants de l'antenne toxicomanie des prisons de Lyon notent cependant une baisse de 45 % à 19 % d'usagers d'héroïne en prison. Les détenus pour Infraction à la Législation des Stupéfiants sont soit de gros trafiquants (hommes de 35 ans environs), soit de petits délinquants (20-25 ans) qui dealent parce que cela leur rapporte plus d'argent que les vols, soit de gros dealers de cannabis d'origine maghrébine.

Cette année, des situations de passage à l'acte violent sont observées par les professionnels ou rapportées par les usagers eux-mêmes : il peut s'agir de bagarres en squat, d'agressions en boutique ou à l'hôpital psychiatrique. Les usagers qui passent à l'acte violent sont très anxieux et craintifs. Les conditions de vie en squat ou dans la rue favorisent des modes de relation où la loi du plus fort prime : « *il y a des potentialités agressives, ça peut être au moment où ils ont consommés, où ils sont sous effets de produits mais pas forcément... à RuptureS ils peuvent être violents même en dehors des consommations : il y a l'exclusion, pleins de choses et puis les règlements de compte, les deales... les bagarres de rue... c'est entre eux, ça peut partir dans un contexte hors produits* ». On voit ici comment les conditions de vie participent également à entretenir un climat tendu entre usagers outre les consommations de substances psychoactives.

## ÉTAT DU TRAFIC

L'agglomération lyonnaise semble constituée une « *plaque tournante* » des trafics de stupéfiants européens, voire internationaux<sup>5</sup>. Les gares et l'aéroport international Saint-Exupéry sont les lieux privilégiés par où transit les trafiquants. Les produits arrivent de l'Espagne par des filières « *d'anciens truands lyonnais* », surtout pour le cannabis en provenance du Maroc<sup>6</sup>. Il y a également des rentrées massives de produits stupéfiants (en l'occurrence d'héroïne) en provenance de la Turquie et des Balkans. Le trafic d'ecstasy en provenance de la Belgique transite par Lyon avant d'être acheminé à Ibiza, en Espagne. Sur la région Rhône-Alpes, les services de répression saisissent de plus en plus fréquemment d'un côté le produit actif (comme la cocaïne par exemple) et de l'autre le produit de coupage (tel que la caféine) trouvés simultanément.

Au niveau des entrées des stupéfiants<sup>7</sup>, les passeurs sont rarement résidents français, ce sont des étrangers (ressortissants de pays africains ou d'Amérique du sud) surtout lorsque le produit est ingéré. Les interpellations concernent aussi des personnes en transit international, de nationalités hollandaise, belges ou espagnole. La plupart du temps, les passeurs d'héroïne, de cocaïne ou de résine de cannabis, sur des quantités entre 10 et 100 kilos, sont d'origine maghrébine.

Par contre, pour le trafic de cannabis, un phénomène nouveau est observé en lien avec la proximité de la Suisse : plusieurs interlocuteurs ont témoigné qu'une partie de la résine de cannabis vendue sur Lyon proviendrait de la frontière Suisse. Suite à la légalisation de la culture du chanvre en Suisse, il semble qu'un petit trafic se mette en place sur l'agglomération lyonnaise. Les étrangers ne peuvent pas acheter du cannabis en Suisse « *mais il y a toujours des résidents pour en revendre à des étrangers. Les Suisses du côté de Berne ont joué sur la qualité du chanvre avec une augmentation du taux de THC qui va jusqu'à 20 à 25 % sur des produits bio, et vous avez une clientèle qui va faire le déplacement parce qu'elle a le même produit moins cher qu'en France et de meilleure qualité* »<sup>8</sup>.

Le phénomène des « *go-fast* » semble être également un phénomène nouveau et de plus en plus répandu : « *ce sont des voitures breaks, rapides dans lesquelles on peut mettre une tonne de chargement et qui peuvent rouler à 250 à l'heure. Il est très difficile d'interpeller en flagrant délit un go-fast qui remonte sur les autoroutes, même s'il est ciblé par le SRPJ. Souvent, il y a la voiture chargée, une voiture éclairieuse, une voiture suiveuse (...) s'il n'y a pas de filature efficace avec des*

---

<sup>5</sup> Le Parquet de Lyon a observé des tendances fortes à partir des enquêtes qu'il a eu à traiter pour plusieurs procédures dans le courant de l'année 2003 : le trafic européen concernerait plutôt le cannabis et l'ecstasy, alors que le trafic international concernerait la cocaïne et l'héroïne.

<sup>6</sup> A un moment donné, les truands lyonnais qui étaient spécialisés dans le vol à main armée et la prostitution, activités devenues peu lucratives et trop dangereuses, se seraient reconvertis dans le trafic de drogues. Certains seraient installés en Espagne, notamment lorsqu'ils sont recherchés par la police française, ils auraient développé des réseaux de trafics avec des relais au Maroc.

<sup>7</sup> A partir des saisies des douanes à l'aéroport de Saint-Exupéry.

<sup>8</sup> Propos issus du groupe focal organisé avec les professionnels des services de répression.

*moyens efficaces ils passeront toujours (...) Les véhicules sont volés en Suisse, la plupart du temps sur Genève. Le temps de signaler le véhicule volé, il a déjà fait le trajet. On retrouve dans ces véhicules 200 à 300 kilos, chargés de façon visible mais comme ils remontent en général la nuit et tellement vite, personne ne les intercepte (...) c'est des gens qui forceront des barrages (...) c'est propre aux bandes organisées soit de la région parisienne, soit de la région lyonnaise : c'est leur type de mode de transport, plus rapide, avec des voitures volées, avec une organisation structurée. C'est tout à fait différent du trafic d'importation des bandes étrangères qui, eux, passent dans des chargements dissimulés »<sup>9</sup>. Il est également fait mention de véhicules d'importation avec des plaques d'immatriculation suspensives. Ces véhicules ne sont plus référencés dans leur pays d'origine et pas encore immatriculés dans le pays de destination, de fait ils sont anonymes : « vous faites identifier le véhicule, il n'apparaît nul part. Les plus grosses saisies qu'on a faite récemment, c'était sur ces véhicules là, qui sont conduits par des étrangers »<sup>10</sup>.*

Il semblerait qu'il y ait de moins en moins d'intermédiaires dans le trafic et que le transport et la revente soient assurés avec quelques personnes en nombre limité. Ce serait le signe que les trafiquants assument de plus en plus l'intégralité du processus de fabrication jusqu'à la revente. Ce pourrait être également une explication à la baisse des prix des produits stupéfiants.

Sur l'agglomération lyonnaise, les zones d'influence où sont écoulés ces produits dépendraient de l'origine des grands trafiquants : ce sont parfois des personnes qui ont grandi dans les villes de l'agglomération et qui revendent les produits à des dealers résidants en banlieue. Ainsi, le revendeur est souvent identifié par les consommateurs du quartier. En centre ville de Lyon, les consommateurs vont plutôt chercher le produit sur des lieux identifiés où ils savent qu'ils trouveront le vendeur : la place du Pont, les gares, certaines stations de métro, les lieux publics de passage.

---

<sup>9</sup> Idem

<sup>10</sup> Idem

## LES PRODUITS

Pour introduire cette partie, il nous semble important de préciser une remarque énoncée à plusieurs reprises par les partenaires au contact des usagers des milieux urbains et festifs. Ils font le constat de jeunes adolescents très attirés par l'ivresse, vécue comme une expérience de perte de contrôle de soi, avec la recherche d'états modifiés de conscience, de distorsion du temps, d'augmentation et de potentialisation des sensations. Ils se posent beaucoup de questions sur le sens de ces états pour les jeunes.

Les professionnels de RuptureS constatent une « *flambée* » de la poly consommation, à contrario, la mono consommation devient véritablement une exception. Tous les usagers qui passent à la boutique consomment plusieurs produits : ils prennent ce qui est disponible au moment où ils rencontrent le produit et font le joint avec le Subutex et l'alcool qui restent les produits de base les plus consommés.

### Les usages d'opiacés

#### Héroïne/Rabla

##### Usagers et modalités d'usage

En ce qui concerne les usagers enquêtés dans les boutiques lyonnaises<sup>11</sup>, il faut noter que l'usage d'opiacés lors du dernier mois (héroïne, Subutex, méthadone, morphine, codéine, rachacha) concernent les trois-quarts des personnes (20/26= 76,9 %). Plus particulièrement, l'usage d'héroïne plus de 10 fois dans la vie concerne 80,8 % (21/26) des enquêtés. Parmi eux, 50 % (13) l'ont injecté, 65,4 % (17) l'ont sniffé, et 38,5 % (10) l'ont fumé. 34,6% des personnes (9) ont consommé de l'héroïne au cours du dernier mois dont 26,9 % (7/26) par sniff, 11,5 % (3/26) par fumette et 7,7 % par injection (2/26).

L'injection par voie intraveineuse reste une pratique courante pour les usagers qui ont du plaisir à la préparation et à l'injection, même si les veines sont abîmées. Bien que les usagers des deux boutiques utilisent les kits d'injection, il y a encore beaucoup d'utilisations de coton ou de filtre de cigarette pour filtrer le produit. D'après les professionnels de RuptureS, les kits d'injection doivent évoluer car il n'y a pas assez de produit de dilution disponible et le filtre est trop petit.

Cette année les membres de l'association Keep Smiling n'ont pas vu de consommation d'héroïne dans les soirées festives<sup>12</sup>. Ils pensent que certains en consomment pour calmer les effets des produits stimulants au moment de la « *descente* ». Dans ce cas-là l'utilisateur est discret, il vient à la soirée avec son produit qui est sniffé. Cette pratique est plus fréquente, de façon générale, chez les consommateurs d'héroïne qui ne se considèrent pas comme « *toxicomanes* » et ne souhaitent pas transporter de seringues ni avoir de traces corporelles liées à l'injection en cas de contrôle de police. Plus rarement des usagers « *chassent le dragon* », le produit est mis sur une feuille d'aluminium, il est chauffé par en dessous puis les vapeurs sont inhalées.

La durée de l'effet est sensiblement la même selon les modes d'administration. Cependant, les usagers pensent qu'il y a un appauvrissement de la qualité du produit. Le premier effet attendu est de

---

<sup>11</sup> Remarque: la boutique de Pause Diabolo a déménagé au printemps 2003. L'ensemble de l'équipe a démissionné de ses fonctions, sauf la directrice. Celle-ci témoigne du fait que les produits sont peu abordés spontanément durant l'accueil à la boutique mais ils sont abordés au cours des entretiens avec l'infirmière et le médecin. Ces deux personnes ne travaillent plus à la boutique le jour de l'entretien avec les membres de l'équipe ce qui a limité le recueil de données.

<sup>12</sup> Il faut noter que l'héroïne et la kétamine sont deux « *drogues-limites* » mal perçues par les teufeurs.

palier le manque puis de ressentir un bien être. L'effet ressenti est surtout de type anxiolytique (calmer les angoisses). La poly consommation concerne particulièrement la descente des psychostimulants. Pour palier le manque de l'héroïne les usagers associent du Subutex, de la codéine, de l'alcool. L'héroïne est considérée comme « *un extra* » par rapport aux médicaments de substitution. En prison, il y a beaucoup moins de syndromes de manque à l'héroïne.

Les problèmes de santé concernent les dents qui deviennent plus fragiles ; des problèmes veineux attribués aux produits de coupe et aux modalités d'usage ; une sécheresse de la bouche ; des « *décharges bactériennes* » avec les « *poussières* » au moment de l'injection ; et des syndromes dépressifs.

Pour les professionnels de Pause Diabolo, l'usage d'héroïne concernerait des personnes qui ont adopté un mode de vie en squat, d'environ 25 ans, plutôt des hommes et quelques femmes. L'association RuptureS identifie différentes populations : des jeunes en errance et des teuffeurs de 18/30 ans ; des consommateurs de longue date de 40/50 ans qui sont plutôt insérés socialement ; des « *habitués* » de 28/35 ans qui ont « *un pied dans la société et un pied en dehors* » ; et un groupe d'immigrés clandestins des pays de l'Est. Le produit est perçu positivement par les usagers<sup>13</sup>. Lorsqu'il ne procure pas l'effet attendu, l'usager met en cause la qualité du produit mais ne se pose pas de question sur son état de santé.

## **Le produit**

Il y a eu un très gros arrivage de mars à septembre 2003, ce qui a contribué à une plus grande consommation ponctuellement. Les usagers des boutiques Pause Diabolo et RuptureS témoignent de la rareté de l'héroïne blanche et de la disponibilité de la brune. Ces usagers circulent entre les deux boutiques lyonnaises, ils consomment au moins depuis deux ans et sont fidèles à ce produit. L'accessibilité est assez facile, plutôt en centre ville de Lyon<sup>14</sup>. Cependant l'héroïne blanche reste plus difficile d'accès car elle est plus chère : le prix le plus bas est de 100 euros le gramme, le prix le plus haut de 150 euros. Pour la brune le prix le plus bas est de 15 euros le gramme, le prix le plus haut est de 40 euros. Les prix varient selon les quantités achetées. La brune est souvent coupée avec du Smecta par exemple, elle est de qualité médiocre, parfois ce n'est que du Subutex pilé.

Le Laboratoire de la Police Scientifique d'Ecully témoigne, en France, d'une héroïne base très peu dosée (5 à 7 %) avec un taux de caféine entre 40 et 45 % et du paracétamol. Outre le principe actif, il y aurait dans l'héroïne beaucoup d'adultérants et quelques traces d'impuretés comme de l'opium. Le fait nouveau apporté par le Laboratoire de la Police Scientifique est d'avoir trouvé à plusieurs reprises 1 % de MDMA dans l'héroïne base. S'agirait-il « *d'un effet de cuve* » (utilisation d'un même récipient pour la préparation de différents produits par le dealer), de « *la signature du dealer* » ou d'une façon de faire des économies sur le produit principal, en l'occurrence l'héroïne ?

Les appellations les plus courantes sont *la dré, la dre, la rabla, la drepou, la came, l'héro, la brown*. Le petit trafic est organisé sur rendez-vous par téléphone portable ; par le dealer proche du consommateur ; par un « *réseau d'amis qui portent une valise diplomatique* » : ce sont des réseaux fermés dont parlent parfois les usagers de RuptureS. L'association témoigne d'un dealer qui reste discret, sans échange de produit dans la boutique ni les environs immédiats, mais les usagers prennent contacts entre eux ou avec des dealers.

---

<sup>13</sup> Il reste même pour certains le « *meilleur* » produit stupéfiant.

<sup>14</sup> Quartiers Saint-Jean, Saint-Paul, Place de Terreaux.

## Subutex

### Usagers et modalités d'usage

Dans l'enquête bas seuil, 69,2% (18/26) ont déjà consommé du Subutex plus de 10 fois dans leur vie. Parmi eux, 42,3% (11) par injection, et 42,3% (11) en oral, et 34,6% (9) par sniff. La moitié des personnes (13) ont consommé du Subutex au cours du dernier mois dont 34,6% (9) par injection, 19,2% en oral (5) et 3,8% (1) par sniff. Ce produit est consommé à la fois pour se soigner et « *se défoncer* ». Il est souvent acquis sur prescription médicale. L'usage est quotidien pour une grande majorité (12/13) et au moins une fois par semaine pour un répondant.

Pris hors traitement thérapeutique, ce produit est fréquemment injecté par voie intraveineuse souvent avec un kit d'injection comme pour l'héroïne mais ce n'est pas systématique. Le produit est alors écrasé avec le piston de la seringue, puis dilué dans une cuillère et filtré. Parfois le point d'injection est désinfecté (ce n'est pas courant) et le produit est injecté. D'autres usagers mettent directement le Subutex dans la seringue avec de l'eau. La seringue est secouée pour diluer le produit puis il est injecté. La deuxième modalité de prise est la voie orale, sublinguale (dans le cadre de traitement), parfois avalé (il perd alors beaucoup de son efficacité). Il peut être aussi parfois sniffé et très rarement inhalé comme pour la chasse au dragon.

Les effets attendus par les usagers de Ruptures sont de palier le manque ; de remplacer les effets de l'héroïne -bien qu'un certains nombres d'usagers n'en ait jamais pris- ; de rechercher du plaisir ; d'assurer la descente après avoir pris des amphétamines ou des psychostimulants. Les effets ressentis exprimés sont une légère montée de plaisir et des bouffées de chaleur. Par contre les usagers de Pause Diabolo parlent peu des effets du produit qu'ils soient positifs ou négatifs. C'est un produit qui serait aussi consommé « *faute de mieux* », plutôt pour affronter les difficultés quotidiennes (comme l'arrivée en France pour les immigrés clandestins des pays de l'Est) et couper l'appétit.

Les usagers associent parfois Subutex et cocaïne<sup>15</sup> pour ressentir des effets particuliers. Il est également consommé avec de l'alcool ou des benzodiazépines (Tranxène, Lexomil, Xanax... obtenus sur ordonnance) pour potentialiser les effets. Les professionnels de Ruptures font le constat : de dépression respiratoire lorsque le Subutex est consommé avec de l'alcool et des benzodiazépines ; d'essoufflements ; de risque d'embolie pulmonaire avec les artérioles pulmonaires bouchées. La détérioration du réseau veineux est fréquente avec des abcès, des scléroses veineuses, des oedèmes et des inflammations. Les infections sont aussi assez courantes « *lorsque le comprimé a été manipulé par de nombreuses personnes et qu'il est chargé en bactéries* ». Les usagers ont parfois des nécroses sur les jambes.

Dans le cadre thérapeutique, le Subutex est prescrit à des posologies variées selon les thérapeutes. Le médecin d'un CSST hospitalier témoigne de prescriptions excessivement modérées mais en essayant toujours d'adapter les doses : « *quand le malade ne veut pas augmenter alors que j'estime qu'il doit augmenter, je lui explique que la bonne posologie est la posologie adéquate. Il y en a beaucoup qui ont peur d'augmenter parce qu'ils pensent que plus la posologie sera élevée plus se sera compliquer de diminuer et d'arrêter (...) alors ils vont se mettre à consommer un peu de produit illicite et un peu de substitution* ».

Le Subutex semble convenir à bon nombre d'usagers, en grande majorité des hommes et plus particulièrement ceux qui sont arrivés des pays de l'Est récemment. Des personnes jeunes entrent dans les usages d'opiacés par le Subutex, c'est le cas des teuffeurs qui utilisent parfois le Subutex pour « *assurer les descentes d'usage d'ecstasy* ».

---

<sup>15</sup> Ce serait un « *speedball* » de moins bonne qualité qu'avec le mélange cocaïne/héroïne.

Souvent, les usagers disent que le Subutex est une « *sous-drogue* », que le produit n'est pas bon, le goût est « *à vomir* », « *dégueulasse* », « *ça accroche* », « *ça abîme les veines* », mais c'est un produit qui se deale facilement et qui permet « *d'arrondir les fins de mois* »! Les plus anciens consommateurs d'héroïne (qui ne consomment pas forcément du Subutex) parlent de « *génération Subutex* » : « *les Subutex* » désigne de façon péjorative les consommateurs.

## **Le produit**

Le Subutex est très disponible, les usagers en parlent facilement. Cependant, cette année, les membres de Keep Smiling n'en ont pas vu en milieu festif. De leur côté, les professionnels des boutiques retrouvent avec le Subutex le même phénomène qu'il y a dix ans avec le Néocodion : « *les gens vont faire dix pharmacies et vont se faire délivrer dix fois du Subutex, ça on le retrouve de plus en plus* ». De fait, le produit est très accessible sur prescription médicale ou en vente au marché noir dans la rue<sup>16</sup>. Le prix moyen donné par les personnes enquêtées en boutique est de 3,4 euros pour un comprimé de 8mg. D'après les professionnels, un comprimé de 8 mg coûte au plus bas 2 euros, au plus haut 10 euros, le prix courant se situe entre 3 à 5 euros. Une boîte de 7 comprimés de 8 mg coûte au plus bas 10 euros au plus haut 15 euros. Les prix varient selon la quantité achetée et si l'usager est en manque.

Le produit est fréquemment appelé : *subu*, *sub*, *subutex*. Il ne semble pas y avoir de réseau organisé de trafic de Subutex mais comme la répression n'est pas orientée sur le trafic de ce produit, il est difficile de se rendre compte de la réalité des réseaux de vente au marché noir. La vente peut avoir lieu dans la rue, sur une place publique ou dans un bar. Comme c'est un médicament, les usagers ne se cachent pour revendre et acheter. D'aucun constate que l'usage de ce produit a modifié les pratiques de trafic en rendant la personne dépendante plus « *libre* » d'aller voir le dealer d'héroïne, celui-ci n'est plus indispensable. Lors de saisies, les policiers trouvent simultanément de l'héroïne des boîtes de Subutex.

## **Skenan-Moscontin**

### **Usagers et modalités d'usage**

26,9% (7/26) des usagers enquêtés en boutiques en ont déjà consommé plus de 10 fois dans leur vie. Quatre usagers en ont consommé au cours du dernier mois dont trois par injection, un par voie orale et un par sniff. Le produit a été obtenu hors prescription et dans le but de « *se défoncer* » pour trois personnes sur quatre. La fréquence de la consommation est au moins quotidienne.

Ce produit est fréquemment administré par voie intraveineuse. Pour l'injection, la gélule de Skénan est ouverte, les micro-billes sont récupérées dans un papier, celui-ci est plié en deux pour pouvoir bien écraser les micro-billes à l'aide d'un briquet. Puis la poudre est mélangée avec de l'eau et chauffée jusqu'au seuil d'avant l'ébullition. Il s'agit d'éviter que la mixture devienne pâteuse. Enfin, le tout est filtré et introduit dans la seringue. Les effets attendus et ressentis sont proches de ceux de l'héroïne : recherche de plaisir et d'apaisement. Le Skénan est un antalgique majeur qui est plus pur en morphine que l'héroïne trouvée dans la rue. Il est consommé pour planer ou prescrit dans le cadre d'une substitution à l'héroïne (lorsqu'il y a une contre-indication au Subutex ou à la Méthadone). Au moment de l'usage, la personne ne l'associe pas à d'autres produits. Mais à d'autres moments de consommation, la même personne peut prendre plusieurs autres produits.

---

<sup>16</sup> Il semblerait que des usagers se fassent prescrire du Subutex par plusieurs médecins généralistes (parfois quatre dans la journée) et le revendent ensuite au marché noir. Ils ne craignent pas d'être en infraction puisqu'ils n'ont que des médicaments sur eux.

Apparemment, il n'y aurait pas de problème de santé lorsque la préparation et le filtrage sont bien faits. Cependant, une jeune femme de 24 ans serait tout de même décédée avec ce produit, sans qu'on sache s'il s'agissait d'un suicide ou d'une overdose avec du Skénan-Moscontin.

A Ruptures, le groupe de consommateurs est très réduit, cela concerne une dizaine de personnes qui sont « *soit bien insérées socialement, soit à la rue* ». Ces usagers ont entre 22 et 40 ans. Ce sont des « *initiés* ».

## **Le produit**

Le Skénan est bien perçu par les usagers, « *c'est un bon produit, à utiliser prudemment avec parcimonie et à bon escient* ». Pour les non usagers, il a une bonne image mais « *il y a quelque chose qui retient comme pour l'héroïne* ». Par contre, le Moscontin est en régression car peu prescrit par les médecins au profit du Skénan qui, de fait, est plus disponible.

Toutefois ces deux médicaments sont peu prescrits car ils ne sont pas considérés comme des produits de substitution. L'usager qui prend du Subutex revend le Skénan qui lui a été prescrit. Une dizaine d'usagers de RuptureS dealeraient du Skénan. Une gélule de 100 mg de Skénan coûte au plus bas 5 euros, au plus haut 10 euros et 8 euros au prix courant. Une boîte de 14 gélules de Skénan coûte 40 euros au prix courant. Une plaquette de sept cachets de Skénan coûte 25 euros au prix courant. Le produit est appelé *skenan* ou *sken*. Le petit trafic est circonscrit au milieu d'initiés.

## **Méthadone et Néocodion**

### **Usagers et modalités d'usage**

42,3 % (11/26) des usagers enquêtés en boutique ont déjà consommé de la codéine plus de 10 fois dans leur vie. Deux (soit 7,7 %) en ont consommé le dernier mois, tous les deux par voie orale, pour se soigner, au moins une fois par jour sur prescription médicale. Les professionnels de Ruptures constatent que la consommation est en nette diminution. Quant à la Méthadone, ils sont 19,2 % (5/26) à en avoir consommé plus de 10 fois dans leur vie. Deux (soit 7,7 %) en ont consommé au cours du dernier mois, tous les deux par voie orale, pour se soigner, au moins une fois par jour et sur prescription.

Dans l'esprit du consommateur la Méthadone est toujours considérée comme un médicament. Le fait qu'il faille rencontrer un médecin psychiatre, faire des analyses régulières et ceci dans un contexte hospitalier, donne au produit un statut de traitement contraignant mais plus sérieux que le Subutex pour soigner la dépendance à l'héroïne.

En général le produit est bu, mais cette année plusieurs usagers l'ont injecté par voie intraveineuse. Ce sont uniquement des personnes de la communauté nouvellement formée par les immigrés clandestins des pays de l'Est. Pour les premiers cas d'injection par VI, la Méthadone était très peu diluée. Actuellement, les usagers la diluent avec de l'eau stérile : « *ça abîme moins les veines mais ce n'est tout de même pas une bonne préparation. Jusqu'à il y a quelques mois, à RuptureS, et c'était entendu par tout le monde : la Méthadone ne s'injectait pas (...)* Il y avait bien quelques initiés qui la shootaient à la suite d'une préparation de congélation pour que le sucre remonte, enfin bref une opération de chimiste, mais c'était quand même très restreint. Maintenant, depuis quelques mois, mais uniquement chez les géorgiens, la Méthadone est injectée. La première fois que j'ai vu le bras d'un usager ce n'était qu'un hématome (...) Donc de plus en plus ils l'injectent avec des seringues de 2,5 cc, ils l'a dilue à l'eau simplement ». Les professionnels de RuptureS estiment qu'un quart des immigrés clandestins de Géorgie shootaient déjà de l'héroïne et de la cocaïne dans leur pays. L'injection de la

Méthadone serait le résultat d'une habitude de l'injection mais avec un produit peu connu des usagers. Les autres auraient été initiés au shoot du Subutex, en France, sans prendre de précautions particulières (filtre, seringue). Les consommateurs qui ne viennent pas des pays de l'Est prennent en général de la Méthadone dans le cadre d'un traitement de substitution même si ce traitement est parfois détourné.

L'usager de Méthadone arrête parfois ce produit ponctuellement lorsqu'il a du Skénan ou de l'héroïne pour « *se faire un petit plaisir* ». La Méthadone est parfois associée à la cocaïne (speedball) et à l'alcool pour « *se défoncer* ». Les problèmes de santé liés à la Méthadone consommée dans un contexte hors cadre thérapeutique sont essentiellement dus au shoot. Sinon, ils sont similaires à ceux déjà décrits avec l'usage de Subutex : embolie, détérioration du système veineux, risques neurologiques, dents abîmées, réactions hépatiques dues à des interactions médicamenteuses surtout chez les personnes sous tri thérapies ou soignées à l'Interféron pour le VHC. Actuellement, les usagers qui s'injectent le produit par voie intraveineuse commencent à se renseigner sur les risques. De leur côté les professionnels de Pause Diabolo constatent que les personnes sous Méthadone demandent toujours des compléments alimentaires et qu'ils sont très fatigués.

Les consommateurs de Méthadone hors cadre sont soit des personnes qui se font prescrire un dosage supérieur à leurs besoins et qui revendent la différence ; soit des personnes qui diminuent leur dosage eux-mêmes sans avis médical et qui revendent le surplus de produit ; soit des personnes qui se font prescrire le produit en Belgique ou qui vont l'acheter en Belgique. Les usagers de Pause Diabolo pris en charge dans un programme Méthadone depuis plusieurs années avec un dosage stable ont tout de même des difficultés pour retrouver une vie stable au niveau social et familial. Ils résident au mieux en appartement, au pire en foyers d'urgence. Ils perçoivent le RMI ou l'Allocation d'Adulte Handicapé.

Un médecin généraliste d'un CSST hospitalier décrit le profil des patients reçus dans le cadre d'une substitution à la Méthadone : « *il y a les déçus du Subutex, il y a les personnes qui sont parties du programme Méthadone et qui sont revenues (...) on les retrouve un peu là où on les a laissés. Les gens qui reviennent déçus du Subutex, à ce moment là c'est une indication Méthadone. Il y a aussi ceux qui entrent à nouveau dans la Méthadone et puis il y a de plus en plus de gens qui vont en ville. Il y a ceux qui terminent la substitution, ceux qui passent en relais, ceux qui rechutent et ceux qui sont à 70 milligrammes depuis sept ans, les chroniques* ».

Avec la Méthadone, l'usager se considère dans le soin, c'est un produit qui aide à sortir de la dépendance : « *ça permet d'arrêter de shooter* » (même si la pratique perdure parfois). Paradoxalement, l'image négative du produit est liée à la contrainte du soin.

## **Le produit**

Les usagers de RuptureS témoignent, par rapport à l'an dernier, d'une meilleure disponibilité du produit sur le marché noir car il y aurait plus d'usagers sous substitution à la Méthadone. Ils revendraient une partie de leur dose... certains pour consommer de l'héroïne. Pour les professionnels de la boutique, l'accès à la prescription de Méthadone dans le cadre d'un soin reste difficile : le seuil d'exigence pour entrer dans un programme Méthadone dans un CSST lyonnais est encore trop élevé. De fait, ils pensent que la clientèle de RuptureS n'a pas sa place en CSST. En général, la Méthadone est accessible sur prescription par un médecin hospitalier qui passe ensuite le relais à un médecin de ville. Elle est plus accessible en Belgique où il est plus facile d'entrer dans un programme Méthadone qu'en France. Le prix le plus haut d'un flacon de 60 mg est de 60 euros. L'appellation courante est *la métha*.

## *Opium / rachacha*

### **Usagers et modalités d'usage**

Dans l'enquête bas seuil, 7 personnes ont consommé du rachacha au cours de leur vie (26,9%) dont 2 (soit 7,7%) au cours du dernier mois. Un usager l'a pris oralement, un autre l'a fumée. Un le consomme au moins une fois par mois et l'autre quotidiennement.

Le rachacha est préparé pour être fumé ou ingéré par voie orale. Il est parfois mâché. Les effets recherchés sont le bien être, l'apaisement. Les consommateurs sont déjà usagers d'autres produits.

### **Le produit**

L'opium n'est quasiment pas accessible - parfois pour une élite. Les usagers des boutiques ont plutôt accès au rachacha mais ils en parlent peu, le produit semble rare. L'accessibilité dépend des personnes qui voyagent et des arrivages. Le rachacha est plutôt échangé ou troqué. L'appellation courante est *rachacha*.

## **Les usages de produits psychostimulants**

### *Cocaïne*

#### **Usagers et modalités d'usage**

Les usagers enquêtés en boutique sont 65,4 % soit 17 personnes à avoir consommé de la cocaïne au cours de leur vie et 8 soit 30,8% dans le dernier mois. Les modalités d'usage sont plus couramment le sniff (88,2 % des usagers de cocaïne de l'échantillon), quelques uns fument le produit ou se l'injectent. Sur ceux qui en ont consommé au cours du dernier mois : 6 ont consommé de la cocaïne poudre (23,1 %), dont 3 au moins une fois par mois et 3 au moins une fois par semaine, et 4 ont consommé du crack ou de la free base (15,4 %), dont 2 au moins une fois par mois et 2 au moins une fois par semaine.

Parmi les usagers enquêtés à l'association A3 : 41,6 % consomment occasionnellement de la cocaïne, 24,9 % la consomment en speedball, 9,8 % alternent cet usage avec un autre produit, 7,3 % consomment exclusivement de la cocaïne au moment de l'usage. Cette dernière pratique est plus féminine (12 % des femmes) ainsi que le fait d'alterner cette consommation avec celle d'un autre produit.

La cocaïne est principalement sniffée (à l'aide d'une paille, d'un billet de banque, d'un flyer ou d'un ticket de métro), après avoir préparé un rail sur une surface lisse : miroir, CD, couvercle des toilettes, paquet de cigarettes, carte d'identité. Le temps de préparation peut être long (faire des traits fins), il est lié au plaisir de la consommation. Lorsqu'il y a un arrivage sur Lyon la boutique Pause Diabolo distribue trois à quatre fois plus de kit sniff. En soirée festive, le kit sniff est parfois demandé sur un stand de réduction des risques mais l'usager ne l'a jamais sur lui au cas où il serait contrôlé par la police. Parfois, la cocaïne (végétale ou synthétique) est injectée par voie intraveineuse. La préparation consiste à diluer la poudre à froid avec de l'eau stérile. La pratique du shoot n'a pas été observée par les membres de Keep Smiling en soirées festives. Ils pensent que le shoot a plutôt lieu en soirées privées. Lorsque le produit est mélangé avec de l'ammoniaque ou du bi-carbonate pour être fumé, c'est du crack.

En boutique il ne semble pas y avoir de groupe spécifique de consommateurs de cocaïne. Tout usager qui obtient du produit en consomme. Les usagers décrivent les effets selon les modes d'administration : en injection la cocaïne provoque une montée très forte, comme un flash (mais différent de celui provoqué par l'héroïne), l'effet est court : environs un quart d'heure et de qualité moyenne. En sniff l'intensité est moins forte mais la durée de l'effet est double (une demie heure) et de bonne qualité. Pour avoir un effet qui dure dans le temps, il faut souvent reprendre du produit qui semble être de moins bonne qualité que l'an dernier<sup>17</sup>. Des périodes de grande déprime succèdent à une excitation intense.

En milieu festif, les usagers sont plutôt des personnes, hommes et femmes, de plus de 25 ans dans des situations stables. Ils sont déjà consommateurs d'autres produits : « *la cocaïne est un produit d'initiés* », « *c'est le champagne de la drogue partagé entre amis* », parfois consommée avant de sortir : « *tranquillement chez soi pour se booster* ». L'effet recherché est plus speed mais il est aussi éphémère : « *ça donne un coup de fouet* » ; « *ça fait partir dans des délires* » ; « *ça stimule l'activité sexuelle* » ; « *ça stimule le mental* », la répartie est plus facile dans les conversations mais la concentration devient difficile, « *tout va vite* ». C'est donc un stimulant intellectuel et physique. Il peut y avoir « *des remontées* » deux jours après l'usage.

L'association héroïne/cocaïne (speedball)<sup>18</sup> procure un plaisir intense avec « *une stimulation qui dure dans un état de bien être* ». Le cannabis, l'héroïne ou un produit de substitution peuvent être consommés pour amortir les effets ressentis au moment de la descente de la cocaïne. Elle est peu consommée en même temps que l'alcool car « *il ne faut pas gâcher la prise de coke qui coûte chère* ». L'alcool et les amphétamines sont plutôt consommés lorsqu'il n'y a plus de cocaïne disponible.

Quand la montée est trop rapide, l'usager peut ressentir des nausées. L'usage répété entraîne parfois une hypothermie, une déshydratation, des problèmes de santé durables (au niveau des dents et des cloisons nasales), des palpitations, des risques cardiaques et des risques infectieux liés à la pratique d'injection.

## **Le produit**

La cocaïne semble disponible selon les arrivages. En milieu urbain, les boutiques font le constat que les usagers parlent de la cocaïne avec une certaine jovialité, comme si le produit était très disponible. En fait, quand ils consomment ce produit, les usagers fréquentent moins les boutiques puis ils reviennent quand ils sont épuisés et que le produit est moins disponible. En milieu festif, la disponibilité est plus nuancée : en rave payante la cocaïne n'est pas très disponible, en revanche elle est plus disponible en tecknival et en free party. En soirée privée, elle peut être très disponible pour les usagers réguliers qui savent où se la procurer. L'usage de cocaïne serait différent selon les saisons en fonction des manifestations musicales : tecknival ou free.

En milieu urbain un gramme de cocaïne dite 'végétale' coûte : au plus bas 50 euros, au plus haut 100 euros, prix courant 75 euros. Un gramme de cocaïne dite 'synthétique' coûte : au plus bas 40 euros, au plus haut 60 euros, prix courant 50 euros. Un gramme de cocaïne en pâte coûte : au plus bas 120 euros, au plus haut 230 euros, prix courant : 150 euros. La pâte n'est pas accessible aux usagers qui viennent en boutique. En milieu festif : le prix courant de la végétale est de 70 à 80 euros le gramme, la synthétique est un peu moins cher : 60 à 70 euros le gramme. Dans les procédures judiciaires, le prix rapporté est de 40 à 45 euros le gramme.

Le produit a une très bonne image auprès des usagers : « *c'est la panacée* ». Dans les soirées, c'est un produit associé au plaisir qui est consommé à des moments précis pour être apprécié. « *Parfois le produit fait peur lors d'usages réguliers, on peut vite être accroc* » mais le prix restreint l'usage. Pour

---

<sup>17</sup> Les échantillons de cocaïne analysés par le Laboratoire de la Police Scientifique montrent qu'en France le produit, auparavant très dosé, est actuellement adultéré et beaucoup plus dilué.

<sup>18</sup> Les deux poudres sont diluées puis injectées par voie intraveineuse.

les non usagers, la cocaïne bénéficie d'une bonne image associée à la Jet 7, au show-biz, à l'aspect festif. Certains considèrent tout de même le produit comme « *une drogue dure* » dont on peut devenir dépendant. La notion de drogue dangereuse vis à vis de la dépendance est renforcée par la perception d'une dangerosité vis à vis de la loi et des contrôles de police. Les appellations sont variées : *coke, coco, la blanche* (comme pour l'héro), *la base, la C, la CC, Caroline, Céline* (mot glissé dans une conversation entre initiés). Le deal de rue est discret. En milieu festif, elle est vendue par des dealers d'autres produits appelés « *dealers polyvalents* » (de coke et de taz). La vente s'organise par le biais du « *bouche à oreille* » : « *en soirée ce n'est pas toujours facile à trouver* ».

## **Crack / Free base**

### **Usagers et modalités d'usage**

Les usagers sont déjà très consommateurs d'autres produits psychoactifs, ils ont une vision très dure de l'usage associé à « *la défonce* ».

Une jeune femme raconte comment elle a vu préparer de la Free Base lors d'une soirée : « *la cocaïne est préparée avec de l'ammoniaque, on met un gramme de coke dans une petite cuillère avec de l'ammoniaque, on touille avec une allumette, on absorbe l'ammoniaque avec un chiffon, il reste des petits cailloux. On en fait des petits tas à l'aide d'une carte bancaire, on les met sur du papier aluminium, on les chauffe par en dessous et on aspire la fumée; ça prend du temps. C'est une pratique très marginale. Les effets sont éphémères, chacun aspire à son tour, l'effet est très rapide. La préparation est longue pour un résultat frustrant : ça peut énerver. L'effet est fort, violent en peu de temps, l'usager recherche la défonce. C'est un produit consommé avec de l'héroïne ou du shit pour la descente* ».

### **Le produit**

Le crack reste marginal. Dans les boutiques de Pause Diabolo et RuptureS les usagers n'en ont pas parlé en 2003, alors que certains avaient évoqué plus précisément le produit en 2002. Cependant dans l'enquête auprès des usagers des boutiques cinq personnes ont précisé le prix du produit : de 50 à 70 euros la prise ce qui donne un prix moyen de 54 euros par prise. Le produit n'est pas visible en soirée festive ni en prison. Le produit est appelé : *la base* ou *crack*.

## **Ecstasy**

### **Usages et modalités d'usage**

Dans l'enquête bas seuil, 21 personnes en ont consommé au cours de leur vie (80,8%) mais seulement 4 personnes (soit 15,4%) en ont consommé au cours du dernier mois, toutes par voie orale. La consommation était au moins quotidienne pour une personne, au moins une fois par semaine pour deux et au moins une fois par mois pour le dernier.

Les usagers concernés par ce type de produit, enquêtés au CSST A3 et au Centre Thérapeutique Résidentiel pour Toxicomanes, sont majoritairement des personnes qui ont moins de 35 ans.

Que ce soit en milieu festif ou urbain, le produit est très fréquemment « *gobé* », avalé avec de l'eau ou la boisson qui se trouve à disposition. Mais, une pratique « *rituelle* » consiste également à partager les cachets entre copains, avant de se rendre en soirée. Parfois, le produit est alors sniffé : après avoir

été divisé, le cachet est écrasé et réduit en poudre à l'aide d'un couteau. La préparation se fait dans un endroit tranquille : dans une voiture ou en appartement.

En soirée festive, des usagers, consommateurs depuis plusieurs années, constatent que « *les nouveaux consommateurs ne demandent rien aux anciens* ». Le sens (la signification) de l'usage a changé : « *maintenant c'est une mode de consommer des ecstasys, si tu ne consommes pas tu es ringard* ». L'utilisateur régulier (18/23 ans) prend le cachet en entier sans se poser de question, « *il gobent sans précaution... jusqu'à 4, 5 ou 6 ecstasys en même temps* ». Cette modalité de consommation, qualifiée de « *prise gloutonne* », est incomprise par les anciens consommateurs. Ceux-ci regrettent également qu'il n'y ait plus d'encadrement de la consommation en lien avec la musique. Actuellement, l'usage semble très individuel et anarchique, avec peu de solidarité entre usagers.

L'ecstasy est considéré comme un psychostimulant. En clubs ou boîtes de nuit les prises sont plus fréquemment fractionnées pour rester « *clean* ». Ce mode d'usage sert également à tester le produit et favorise une progression des effets. Les effets attendus et ressentis sont assez proches : être bien, en symbiose avec la musique (impression d'être « *aspiré* » par le son techno), dans un esprit communautaire (« *être tous ensemble* »), proche des autres (recherche des regards et des sourires), en harmonie. L'utilisateur peut passer la nuit à discuter ou bien rester « *dans sa bulle* », il cherche à vivre la musique techno différemment. La fréquence des prises est très variable en fonction de l'ambiance, du contexte et de la quantité du produit.

L'ecstasy peut être associé à plusieurs autres produits : l'alcool et le protoxyde d'azote pour décupler les effets ; avec une prise de trip (LSD) pour « *pulser le taz* » ; avec de la cocaïne prise au petit matin « *après une nuit à l'ecsta* ». L'usage de cannabis en grande quantité permet aussi de réguler les effets de la descente des ecstasys (parfois l'utilisateur utilise de l'héroïne mais la pratique est assez rare). Ces pratiques de poly consommation sont parfois ressenties comme dangereuses. Certains usagers voient leurs copains aller trop loin (« *il pouvait plus parler* »), ce qui procure à la fois dégoût et peur. D'autres témoignent de la dégradation de leurs liens amicaux ou amoureux suite à des usages répétés et réguliers ; ils s'interrogent sur un phénomène de tolérance : « *mon corps commence à connaître un p'tit peu* » ; ils ont les mâchoires bloquées, mal au ventre, des problèmes dentaires : « *j'm'en suis déjà cassée deux!* ». Ces dysfonctionnements sont fréquemment attribués à la mauvaise qualité du produit.

Paradoxalement, le produit garde une image plutôt positive, y compris pour les non usagers, car il est assimilé à un « *cachet* » qui, somme toute, n'est pas vraiment dangereux. Ce n'est qu'au moment où l'utilisateur régulier ressent une déprime en milieu de semaine qu'il commence à se poser des questions sur le risque d'entrer dans la dépendance par l'intermédiaire des soirées techno ; il commence alors à s'interroger sur une consommation non réfléchie et abusive.

Enfin, l'usage d'ecstasy en milieu festif pose de plus en plus fréquemment des problèmes de conduite automobile : « *samedi la brigade d'intervention avait fait un retour de rave, ils (les usagers) revenaient avec ce qu'ils avaient : une centaine d'ecstasy, un peu de coke, etc. (...) ils étaient chargés !! je me demandais comment ils pouvaient conduire la voiture (...) ils avaient fait une rave sur le camp militaire de Grenoble pendant deux jours et deux nuits (...) et ils revenaient sur Lyon, ils étaient chargés, je ne sais pas s'ils voyaient vraiment ceux qui étaient en face* ».

## Produits

Dans la rue, le produit n'est pas très disponible, il a été rare en début d'année, plus disponible depuis juillet 2003. Par contre, en milieu festif il est très disponible dans les raves payantes, les free party et les technivals<sup>19</sup>. Il reste disponible en soirées privées, en clubs et discothèques. Il est rare dans les bars

---

<sup>19</sup> Dans les free party et les technivals, des usagers pensent même que les ecstasys circulent moins au profit d'autres drogues comme la kétamine et le LSD.

mais on peut tout de même en trouver. C'est donc un produit principalement circonscrit au milieu festif mais tout de même expérimenté dans des contextes très variés : fête, expérience en couple, en solitaire. Il semble que l'intimité -du moins le partage entre amis- soit déterminant pour consommer. Le Laboratoire de la Police Scientifique note l'apparition de produits de coupage qui sont de plus en plus nombreux avec des adultérants : « pour la MDMA ou l'ecstasy c'est souvent du lactose »<sup>20</sup>.

L'accessibilité dépend du déroulement des fêtes techno sur la région et des personnes qui participent à l'évènement. Les usagers se déplacent pour trouver le produit qui est peu disponible dans la rue. En soirée festive, le comprimé ou la gélule est vendu entre 8 et 10 euros. Il n'y a pas de différence significative de prix selon les lieux de vente et de consommation. La différence de prix dépend plutôt des événements (période de fêtes de fin d'année par exemple) et de la quantité achetée. A partir de trois cachets ou gélules achetés le prix descend assez vite. En milieu urbain, le comprimé ou la gélule coûte au plus bas 8 euros, au plus haut 20 euros et 10 euros en prix courant ; un gramme liquide coûte 45 euros en prix courant ; un gramme en poudre coûte 40 euros en prix courant.

Les appellations sont variées : *taz*, *X*, *ecsta*, *xeu*, *pilule*, *bonbon*, *tata* (cette appellation a pour origine la Teuf), *Xavier* (pour glisser le mot dans une conversation), *être vrillé*. Le Petit trafic est peu visible, pour trouver le produit il faut connaître un revendeur, connaître les réseaux, il faut se déplacer sur les lieux d'achat et de vente. « *En teuf, le produit est vendu à la criée, en passant à côté des gens* » ou par une personne qui reste à un endroit et auprès de laquelle les usagers se rendent. Certains disent « *se faire de l'argent* » avec ce produit : « *avant j'allais pour me défoncer maintenant j'y vais pour me faire des tunes* ». En clubs et discothèques le produit est vendu dans les toilettes : « *c'est plus discret, il faut connaître celui qui vend, c'est aussi selon les rencontres* ». Parfois, un cachet est troqué contre du cannabis en dépannage. Dans les saisies, les douanes ou la police ont trouvé de l'ecstasy avec des médicaments. Les comprimés peuvent également être achetés sur Internet.

## Amphétamines / speed

### Usagers et modalités d'usage

Parmi les usagers enquêtés dans les boutiques : 12 personnes ont consommé des amphétamines au cours de leur vie (46,2%) mais seulement 4 personnes (soit 15,4%) en ont consommé au cours du dernier mois, toutes par sniff et une par injection. La fréquence de la consommation est d'au moins une fois par semaine pour une personne et au moins une fois par mois pour les 3 autres.

La poudre est couramment sniffée, parfois injectée et très rarement ingérée par voie orale. Elle est préparée en « *traits* » pour être sniffée avec une paille, cela s'appelle : « *envoyer la purée* ». Les effets attendus sont le speed et la stimulation. Les effets ressentis sont très physiques (« *donner la pêche artificiellement* ») et éphémères. Ils sont peu propices aux échanges avec les autres. Dans une soirée, « *il faut tirer des traits toutes les heures et demi* »<sup>21</sup> car l'effet n'est pas cumulatif. Avec le speed il n'y a pas de ressenti agréable comme avec l'ecstasy qui permet d'être gai. Quelqu'un d'un peu nerveux ou de « *barbare* » dans certaines conditions (un endroit fermé par exemple) peut être violent. Les usagers témoignent de maux de tête et de courbatures : corps crispé et speedé.

Il y a peu de mélanges avec ce type de produit : une soirée au speed finit au speed ou au cannabis. Parfois, une soirée commence au speed « *pour se donner la pêche et bouger* » avec l'usage d'un trait pour partir, puis d'autres produits seront consommés par la suite. En milieu urbain, les amphétamines peuvent être consommées avec du Subutex ou de l'héroïne pour calmer la descente ; les associations avec l'alcool et le cannabis font partie des habitudes d'usage.

---

<sup>20</sup> Ce fait est observé au niveau national mais aussi local.

<sup>21</sup> Témoignage d'un usager.

En soirées festives, les consommateurs sont en majorité des hommes plus initiés aux produits psychoactifs. Le speed est mal perçu par les femmes, de fait elles sont peu nombreuses à en consommer. C'est un produit pris à l'occasion, quand cela se présente, pris en fonction de la soirée et de la connaissance des vendeurs car il reste difficile à trouver. En milieu urbain les consommateurs, style 'travellers' et 'squatters' ont entre 20 et 30 ans.

## **Produit**

Il est rare et peu disponible. Les professionnels de Pause Diabolo n'en entendent quasiment pas parler par les usagers qui viennent à la boutique. Pour RuptureS, le produit est plus disponible que l'ecstasy dans le milieu de la rue. En soirées, le produit est moins disponible en raves payantes mais reste disponible en free et technivals. Notons qu'en technivals tous les produits sont disponibles, plusieurs éléments contribuent à la consommation : durée de la technival (en général plusieurs jours), avec un brassage de populations différentes, une ambiance plus « *hard* », la nécessité de rester réveillé longtemps. La vente se fait à la criée, au vu et au su de tout le monde. Les amphétamines et speed sont rares en soirées privées (cela dépend des organisateurs), en clubs et discothèques.

Le prix courant, du gramme en poudre est de 15 euros. En milieu urbain, un gramme en poudre coûte 10 euros au prix le plus bas, 30 euros pour le prix le plus haut et 15 euros au prix courant. Pour les usagers, le produit vaut son prix, considéré comme peu cher. L'usage reste lié à la musique et à l'ambiance de la soirée mais il ne donne pas lieu à vivre ou ressentir des situations cocasses ou agréables dont les usagers auraient plaisir à reparler ou à se raconter. C'est un produit pris pour résister qui a plutôt une image positive associée à la fête pour les usagers de la rue. Les appellations sont : *speed* et *amphèt*.

## **Les usages de produits hallucinogènes**

### **LSD**

#### **Usages et modalités d'usage**

18 personnes enquêtées en boutique ont consommé du LSD au cours de leur vie (69,2 %) dont 6 personnes (soit 23,1 %) au cours du dernier mois, toutes par voie orale (23,1 %) et une également par fumette et par injection (3,8 %). La fréquence de consommation est au moins quotidienne pour une personne, au moins une fois par semaine pour une autre et au moins une fois par mois pour quatre autres.

Pour être consommé, le buvard imprégné de LSD, conditionné sous forme de planche de format A4, est coupé en petits morceaux. Un morceau est posé sur la langue le plus loin possible dans la gorge et avalé avec un liquide : eau, alcool, coca, « *celui qu'on a sous la main* ». Le LSD liquide est mis sur un morceau de sucre puis sur la langue pour être avalé, il peut aussi être dilué directement dans une boisson. En milieu festif, lorsque des morceaux de buvard sont dilués dans une boisson : coca, rhum, etc., cela s'appelle : « *acide punch* ». Les effets sont moins « *hards* », « *tout le monde à la même défonce* », « *c'est plus convivial* ». La micro pointe est posée sur une lame de couteau, celle-ci est chauffée par en dessous et les vapeurs sont inhalées.

Les effets du LSD sont très « *mental* » : ce sont des hallucinations visuelles avec un voile devant les yeux, accompagnées de transformations des perceptions auditives et des perceptions distordues du temps : « *il passe très vite, en quinze heures on a l'impression d'avoir vécu trois jours* ». Le bad trip peut arriver en peu de temps. Lorsque l'usager lutte contre des effets inattendus, il peut vite être très

fatigué. Un usager de LSD accueilli en CSST hospitalier décrit une dissociation, un délire intérieur, une déstructuration.

Le LSD ne se mélange pas avec d'autres produits au moment de la prise sauf, parfois, avec de l'alcool ou du cannabis. En soirée, un demi trip peut aider à relancer les effets de l'ecstasy. Les consommateurs sont plutôt de jeunes hommes de plus de 25 ans, initiés à d'autres produits ou des personnes un peu plus jeunes (garçons et filles) qui font une fois l'expérience du LSD avec des usagers expérimentés. Le produit « *attire mais fait peur* », peur d'aller trop loin et de ne plus revenir mais avec l'envie d'essayer au moins une fois. La perception est donc plutôt positive mais l'attitude reste prudente même parmi les usagers de la rue. Les membres de l'association Keep Smiling parlent de « *séquelles psychiatriques* » pour quelques consommateurs.

## **Produit**

Il serait peu disponible en milieu urbain. Un médecin de CSST constate que les patients en parlent moins. En milieu festif, c'est un produit qui reste rare en raves payantes, disponible en free et tecknivals, très rarement disponible en clubs et discothèques. L'usage d'ecstasy aurait remplacé celui de LSD (car les lieux festifs ne sont pas appropriés à la consommation : lieux fermés, trop bruyants). L'accessibilité est stable.

Le prix en milieu festif, pour plusieurs timbres/buvards achetés est de 6 euros l'unité pour le plus bas, de 10 euros pour le prix le plus haut et le prix moyen oscille entre 7 et 10 euros. Le LSD liquide est très rare. En milieu urbain : un timbre/buvard coûte 10 euros pour le prix le plus bas, 15 euros pour le prix le plus haut et 12 euros pour le prix courant. Une goutte liquide coûte 10 euros pour le prix le plus bas, 20 euros pour le prix le plus haut et 15 euros pour le prix courant. Une micro pointe coûte 10 euros pour le prix le plus bas, 20 euros pour le prix le plus haut et 15 euros pour le prix courant.

Les appellations sont : *LSD*, *trip* (morceau de buvard carré d'un demi centimètre), *petri*, *buvard* (plaquette de quinze à vingt centimètres avec un dessin dessus), *pointe trip*. En général le produit n'est pas facile à trouver, il faut chercher le vendeur. Le Laboratoire de la Police Scientifique a analysé des timbres vendus comme LSD mais qui n'étaient pas imprégnés de produit. Dans certains cas, il a été retrouvé de la chloroquine -c'est à dire de la nivaquine- comme principe actif.

## **Kétamine**

### **Usagers et modalités d'usage**

Dans l'enquête bas seuil, 8 personnes en ont consommé au cours de leur vie (30,8 %) mais seulement 3 personnes (soit 11,5 %) en ont consommé au cours du dernier mois, une par voie orale, une par injection et une par sniff. La fréquence de consommation est au moins une fois par semaine pour une personne et au moins une fois par mois pour les deux autres.

Pour être consommé, le liquide est chauffé jusqu'à ce qu'il ne reste que des cristaux de poudre. Puis la poudre est sniffée ou très rarement shootée (plutôt par les usagers en milieu urbain). Par prudence, il n'y a pas d'association avec d'autres produits au moment de la prise. Les effets recherchés sont les hallucinations, des sensations ébrieuses et une perte d'équilibre. Les effets ressentis sont psychiques et tactiles. « *Le produit rend amorphe et vulnérable. Dans une soirée, une personne a vomi sur elle sans s'en rendre compte* »<sup>22</sup>. Le risque de bad trip est fréquent. En milieu festif, des cas de chutes ont été observés.

---

<sup>22</sup> Témoignage d'un usager en milieu festif.

Les usagers de kétamine ont une perception positive du produit alors que pour les non usagers, la perception est très négative. Les consommateurs sont des expérimentateurs, l'usage se fait à l'occasion. Il y a eu un effet de mode lorsque le produit est arrivé en soirée, actuellement la consommation aurait nettement diminué.

## Produit

La kétamine est un produit peu disponible, difficile à trouver donc peu consommé en milieu urbain, toutefois les usagers de RuptureS en ont parlé durant l'été 2003. On peut penser que le produit circulait dans le milieu des voyageurs qui passaient à la boutique. Le produit n'est quasiment pas disponible en raves payantes ni en clubs et discothèques. Il est rare en free parties et technivals.

Il coûte 30 euros en prix courant, sous forme liquide. Dans la rue, le gramme de poudre coûte 30 euros pour le prix le plus bas, 50 euros pour le prix le plus haut et 40 euros pour le prix courant. Le produit est appelé : *kéta*, *spéciale k*, *kéti*.

Pour illustrer l'usage de ce produit, nous proposons de présenter l'exemple d'un consommateur en milieu festif :

C'est un jeune homme de 22 ans, étudiant, célibataire qui réside chez ses parents. Il est assez réservé. Il consomme régulièrement (cannabis, ecstasy, LSD et Kétamine) depuis quatre ans, dans le cadre festif techno et dans le cadre privé. Sa consommation a augmenté progressivement. Il attribue cette augmentation de la fréquence des usages, en partie, à la baisse de qualité des produits. Le cannabis est consommé régulièrement soit seul à son domicile, soit dans un contexte festif entre copains. L'ecstasy est consommé environs deux fois par mois soit dans un cadre festif, soit dans un lieu privé mais toujours en groupe. Le LSD (ou trip) est pris environs deux fois par mois, toujours en groupe, dans le cadre festif et en plein air de préférence. L'usage de Kétamine est occasionnel, quatre à cinq fois par an, en groupe, dans le cadre festif. La Kétamine se trouve sous forme liquide, conditionnée en fiole, appelée *Kéta*, achetée 30 euros. Ce produit est difficile à trouver, il provient souvent de Londres. D'après l'usager, il a « *une sale image* » liée aux effets qu'il provoque mais aussi à toutes les informations qui ont circulées dans les médias ou sur site internet. « *Il existe parfois une dépendance que j'ai pu constater sur d'autres personnes mais, pour ma part, j'estime qu'il n'y en a aucune* ». L'usage a lieu « *entre certains potes* », souvent en technival. La préparation est faite par une personne, un peu à l'écart mais en présence des autres. La Kétamine liquide est chauffée dans une poêle posée sur un réchaud, dans un camion. Lorsque tout le liquide s'est évaporé, la poudre est récupérée à l'aide d'une cuillère. Elle est posée sur un support comme un CD ou un livre, ensuite le « *préparateur* » prend une carte bancaire et réalise des traits, selon le nombre de personnes présentes. Il prend un billet ou un morceau de papier plié en deux ou bien une paille et « *tire son trait* ». Il fait passer le support sur lequel se trouvent les traits à la personne suivante, avec la paille, et ainsi de suite. Le temps de préparation est de 15 minutes. « *Chaque fois que je consomme de la kétamine s'est toujours avec un groupe de consommateurs de ce même produit* ». Les effets ressentis sont en fait assez courts, « *on se sent vaseux, vacillant, ça me fait penser aux effets que peuvent procurer l'alcool après une bonne cuite. En général, pour une soirée je me fais cinq à six traits car les effets sont courts, avec un temps de ¾ d'heures entre chaque prise* ». Au bout d'un moment la sensation de sommeil prend le dessus, même après plusieurs prises. Avant de consommer de la kétamine il est souhaitable que les effets d'autres produits soit terminés : « *une fois j'ai pris un ecstasy et de la Kétamine et j'ai passé un sale quart d'heure, j'ai gerbé, j'ai complètement oublié la soirée, je me suis réveillé le lendemain matin dans ma voiture, sans savoir comment j'étais arrivé là* ».

## Champignons Hallucinogènes

### Usagers et modalités d'usage

Dans l'enquête bas seuil, 9 personnes en ont consommé au cours de leur vie (34,6 %) dont 3 personnes (soit 11,5 %) au cours du dernier mois.

L'usage des champignons hallucinogènes est saisonnier, il dépend de la cueillette d'automne. Les champignons sont bus sous forme de tisane après avoir infusés. Ils peuvent aussi être préparés en macération ou en décoction parfois dans du whisky ou d'autres produits alcoolisés. Ils sont aussi mangés en omelette, en gâteau, dans des pizzas ou fumés en bang ou en pipe à eau.

Les champignons provoquent des hallucinations et des effets mentaux, variables selon les sortes de champignons et la quantité consommée. Lorsque les usagers font « *une soirée champignons* », ils prennent peu d'autres produits simultanément. Certains ont fait un bad trip. Les consommateurs sont : « *ceux qui ont envie de s'éclater, c'est plus convivial que le LSD* ». Ils ont une perception plutôt positive du produit car il est naturel mais le fait qu'il provoque des hallucinations peut faire peur.

### Produit

Les champignons hallucinogènes, appelés *champi*, *champote*, *psylo*, sont disponibles en raves payantes, en free et en technivals lorsque c'est la saison : en septembre, octobre, novembre et durant l'année pour ceux qui en ont fait sécher. Ce sont des champignons ramassés en France. Le produit est cueilli, partagé ou troqué mais apparemment il n'est pas vendu. Les professionnels de RuptureS constatent que la Datura et les champignons sont consommées régulièrement en saison (septembre/octobre). La Datura est un hallucinogène puissant. Cinq cas d'intoxications volontaires ont été notifiés par le CEIP (Centre d'Evaluation et d'Information sur la Pharmacodépendance) de Lyon au cours de l'été 2003. Ils concernaient des jeunes de 16 à 19 ans principalement usagers de cannabis. La plante qui se présentait sous forme de graines (achetées en rave party) ou de feuilles a été ingérée en salade, infusion ou décoction<sup>23</sup>. Ces produits se donnent ou s'échangent avec un autre produit. Plus rarement, la Belladonna est aussi présente et consommée par des usagers qui viennent à la boutique de RuptureS. C'est un hallucinogène peu fort qui se consomme en décoction (tisane) et parfois dilué dans de l'alcool.

## Les usages de médicaments psychotropes

### Rohypnol

#### Usagers et modalités d'usage

Dans l'enquête bas seuil aucun répondant n'a consommé du Rohypnol au cours du dernier mois.

Le mode d'administration est très couramment en prise orale, parfois en sniff après être écrasé et très rarement en shoot. C'est un produit qui « *booste et encore plus avec l'alcool* », « *tu deviens le plus fort du monde* ». L'usage est suivi d'amnésie. C'est un produit utilisé pour « *faire un casse* » : se donner du courage et oublier ce qui s'est passé. L'association héroïne/Rohypnol amplifie les effets de l'héroïne. L'alcool potentialise les effets du Rohypnol. L'usage régulier entraîne des dérèglements du sommeil. Pour les usagers la perception est plutôt positive. Elle est plutôt négative pour les non usagers.

---

<sup>23</sup> VIGIttox, n°22, octobre 2003, Centre Antipoison, Centre de Pharmacovigilance, Hôpital Edouard Herriot, Lyon.

## **Produit**

Les professionnels de l'association Ruptures constatent, en 2003, une disponibilité relative du Rohypnol sur la commune de Rillieux-la-Pape (périphérie Lyonnaise) mais de moins en moins sur le centre ville de Lyon. L'accessibilité est bonne sur prescription médicale. Lorsque le produit est plus difficile à obtenir, il y a moins de revente. Un comprimé d'un mg coûte en prix courant 4 euros, une boîte coûte en prix courant 10 euros. Le produit est appelé : *rup* ou *stroumph* car il laisse des traces bleues sur la langue ou dans les narines. Le petit trafic est rare, l'échange se fait plutôt sous forme de troc.

## **Les autres benzodiazépines**

Dans l'enquête bas seuil, 15 personnes en ont consommé au cours de leur vie (57,7 %) et 9 personnes (soit 34,6 %) au cours du dernier mois dont la grande majorité par voie orale (8 soit 30,8 %) et une par injection (soit 3,8 %). Les raisons invoquées pour la consommation sont le soin et « *la défonce* ». Pour 6 usagers le produit a été obtenu sur prescription médicale. La fréquence de consommation est au moins quotidienne pour 4 sur 6 répondants et au moins une fois par semaine pour les deux derniers.

Le médecin psychiatre de l'Hôtel de Police de Lyon pense que ce sont de jeunes psychotiques marginaux qui consomment de l'Artane comme du Tercian, ces neuroleptiques seraient consommés dans une recherche de défonce, pour éprouver un délire.

## **L'usage de cannabis et ses dérivés**

### **Cannabis**

#### **Usages et modalités d'usage**

Le cannabis est largement consommé par l'ensemble des usagers de produits psychoactifs quel que soit le milieu d'observation : festif ou urbain. Dans les enquêtes auprès des usagers qui fréquentent les boutiques lyonnaises, le CSST A3 ou le Centre Thérapeutique Résidentiel de la Fucharnière, le cannabis concerne plus de 90% des usagers. En milieu festif, il est tellement banalisé que les usagers oublient fréquemment de parler de cette consommation comme si cela allait de soi. D'aucun s'accorde sur le constat d'un rajeunissement des usagers de cannabis et d'une féminisation pour cette consommation.

« *Rouler un pétard* » ou « *rouler un joint* » en émiettant la résine de cannabis dans du tabac, fumer en chilom ou avec une pipe à eau, inhaler en bang ou cuisiner en Space Cake, la résine de cannabis et « *l'herbe* » sont consommées de diverses façons et de plus en plus souvent dans des lieux publics : en salle de cinéma, dans les trains, les transports en commun, les rues, les parcs publics, au volant d'une voiture. Les modalités de consommation vont de « *la défonce* » (fumer toute la journée) à la prise quotidienne (surtout après le travail) et festive (le week-end ou lors de soirées entre amis). En milieu festif, il y aurait une plus grande consommation de joints que de cigarettes, l'usage serait associé à des « *rituels de préparation* » et au plaisir de partager.

Les effets recherchés et attendus sont vagues et multiples : se calmer, être cool, se décontracter, être bien, ouvrir l'appétit, se relaxer (« *ça me détend* »), s'évader de la réalité quotidienne, explorer des effets selon les situations, permettre une discussion (« *ça fait tomber les barrières, on peut mieux*

*parler ensuite* »), partager, être ensemble, apaiser la redescende d'un autre produit... En fait, les effets sont très variables, ils dépendent de la quantité et de la qualité du produit (de la teneur en THC) et de la tolérance du consommateur à ce produit. La désaccoutumance est semble-t-il rapide. Les consommateurs ne témoignent pas de problèmes de santé. Cependant des usagers du milieu festif commencent à s'inquiéter des conséquences des usages à long terme quand ils ressentent une diminution de la concentration, de la mémoire et de leur motivation. Ils s'interrogent sur la banalisation du produit (de plus en plus accessible), de son usage et des pratiques d'excès, sur le côté « *chéper* » (« *être à l'ouest* »), sur le manque de concentration au travail et la difficulté pour mixer (D'J) sous l'effet du produit (« *ça rend lent* »).

L'usage de cannabis est très fréquemment associé à d'autres usages de produits, surtout l'alcool pour potentialiser les effets du cannabis (mais le mélange est parfois mal supporté) et les produits psychostimulants pour minimiser les effets anxiogènes ressentis lors de la descente. Le cannabis est perçu comme inoffensif et anodin « *comme si c'était un produit courant, sans risque et sans danger* ». Certains pensent même qu'il va être ou qu'il devrait être légalisé : « *pour vous dire à quel point c'est banalisé, les jeunes (interpellés pour trafic de cannabis) que j'ai eu à la prison, à l'entrée, disent 'enfin j'ai rien fais !', alors qu'avant il y avait quand même la notion que c'était interdit* ». En milieu carcéral le cannabis est extrêmement présent, cela entraîne parfois des violences à cause du deal de cannabis à l'intérieur de la prison.

De leur côté, les services de la Protection Judiciaire de la Jeunesse<sup>24</sup> font état d'une consommation importante pour pratiquement tous les mineurs à partir de 15 ou 16 ans : « *on voit dans les CPI des gamins complètement apathiques, avec qui il est impossible de faire quoi que ce soit (...) ce sont les usages de cannabis, de médicaments et d'alcool qui posent problèmes* ».

En CSST hospitalier, les soignants ont la confirmation de la réelle problématique du cannabis pour des usagers qui arrivent au soin soit parce que les parents sont inquiets, soit par l'intermédiaire de personnels soignants d'établissements scolaires sensibilisés à la question. Des jeunes seraient hospitalisés aux urgences médicales après des Tentatives de Suicide en lien avec l'usage de cannabis mais peu pour des troubles schizoïdes, des décompensations liées au cannabis ou des ivresses cannabiques.

Les jeunes reçus à l'hôpital psychiatrique (entre 18 et 27 ans) sont souvent consommateurs de cannabis dans des proportions plus ou moins importantes. Ces jeunes témoignent de troubles anxiolytiques, de symptômes délirants et d'angoisses lorsqu'ils sont hospitalisés. Leur consommation de cannabis interfère avec les traitements neuroleptiques. Pour que ceux-ci fassent effets, il faut attendre que les effets du cannabis s'estompent, mais, durant cette attente le patient a des crises d'angoisses et de délires qui l'amènent fréquemment à consommer de nouveau du produit. Ceci ralentit le traitement de la maladie par des médicaments appropriés. De fait, le cannabis semble être accessible dans les parcs des hôpitaux ou à proximité, renforçant la difficulté du soin.

## **Produit**

Le cannabis est très disponible dans la rue et dans tous les types de soirées festives. En général, la résine contient entre 8 à 10 % de THC. L'herbe est plus rare, le dosage en THC est inférieur à 5 %, mais le Laboratoire de la Police Scientifique a analysé de l'herbe dont la teneur en THC s'élevait de 15 à 16 % et même plus. Cela semble être un fait nouveau.

Pour les usagers qui fréquentent les structures bas seuil, l'accessibilité au cannabis est très facile. Les usagers parlent aisément de cette consommation qui fait partie de leur quotidien. En soirée festive, il y a de plus en plus d'herbe disponible. Une barrette de 2 à 3 gr de résine de cannabis coûte au plus bas 15 euros, au plus haut 20 euros, le prix courant est de 15 euros. Un sachet d'herbe de 7 à 10 gr

---

<sup>24</sup> CPI (centre de placement immédiat) et CAE (centre d'action éducative).

coûte 15 euros en prix courant. L'herbe en provenance de Hollande est plus chère. D'après de jeunes consommateurs lyonnais, le prix de l'herbe est plus élevée, la locale coûte : 30 euros les 5 gr ou 50 euros les 9 gr. Le prix du gramme diminue avec la quantité achetée. En milieu festif : une barrette de trois grammes coûte 15 euros en prix courant. Un sachet d'herbe d'un gramme coûte 5 euros en prix courant. Les usagers achètent fréquemment pour 50 ou 75 euros de produit. La locale (l'herbe cultivée localement) est plus recherchée et valorisée par le consommateur et son entourage.

Les appellations sont variées et nombreuses : *shit, tamien, buzz, pétard, tarpé, joint, zotra, canna, chichon, téchi*, pour le cannabis ; *la beuh, la weed* pour l'herbe. Les personnes issues des pays du Maghreb l'appellent récemment : *le touv* (le tout venant). Une petite dose de résine de cannabis pliée dans un petit papier s'appelle un *képa* (un paquet). Une *bonbonne* désigne une petite bourse de film plastique étirable dans lequel ont trouve de la résine de cannabis.

En soirée, le produit est souvent donné pour dépanner le consommateur qui n'a pas de produit sur lui : *« c'est l'occasion de faire connaissance », le service sera rendu à une autre occasion. L'achat groupé est une pratique très fréquente : à tour de rôle, chaque membre du groupe est chargé de l'achat du produit pour l'ensemble des personnes avec l'argent versé par chacun. Les services de répression décrivent l'achat groupé : « on arrive à voir des gens qui font une collecte pour aller acheter à l'étranger un produit en plus grande quantité, soit pour avoir un bénéfice plus important, soit pour avoir un prix d'achat plus intéressant (...) On a affaire à des revendeurs/consommateurs, c'est à dire qu'il vont acheter 3 ou 4 savonnettes, 1 kilo, mais ils vont y aller tous les 15 jours, ce qui fait que si on remonte dans le temps, sur 6 mois, ils auront importé 30 ou 40 kilos. Ils ont l'impression de ne pas faire du trafic, ils nous disent quand on les prend : 'c'était pour un ami, je le dépanne, je vais chercher 1 kilo parce que c'est moins cher, plutôt qu'aller l'acheter auprès d'un dealer qui va me vendre la barrette à un prix prohibitif, je préfère aller le chercher moi-même, la donner à mes amis qui ont participé à l'achat et me payer le voyage' (...) Il fait un petit bénéfice qui permet de réinvestir ; ça c'est un phénomène qu'on voit de plus en plus essentiellement pour le cannabis ».*

La vente de cannabis est aussi 'un business', une façon de se faire de l'argent sans prendre trop de risque. Au centre ville de Lyon la résine de cannabis est essentiellement vendue Place du Pont dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement.